



COMÉDIE-FRANÇAISE

V^x-COLOMBIER

RICHELIEU
STUDIO

REVUE DE PRESSE

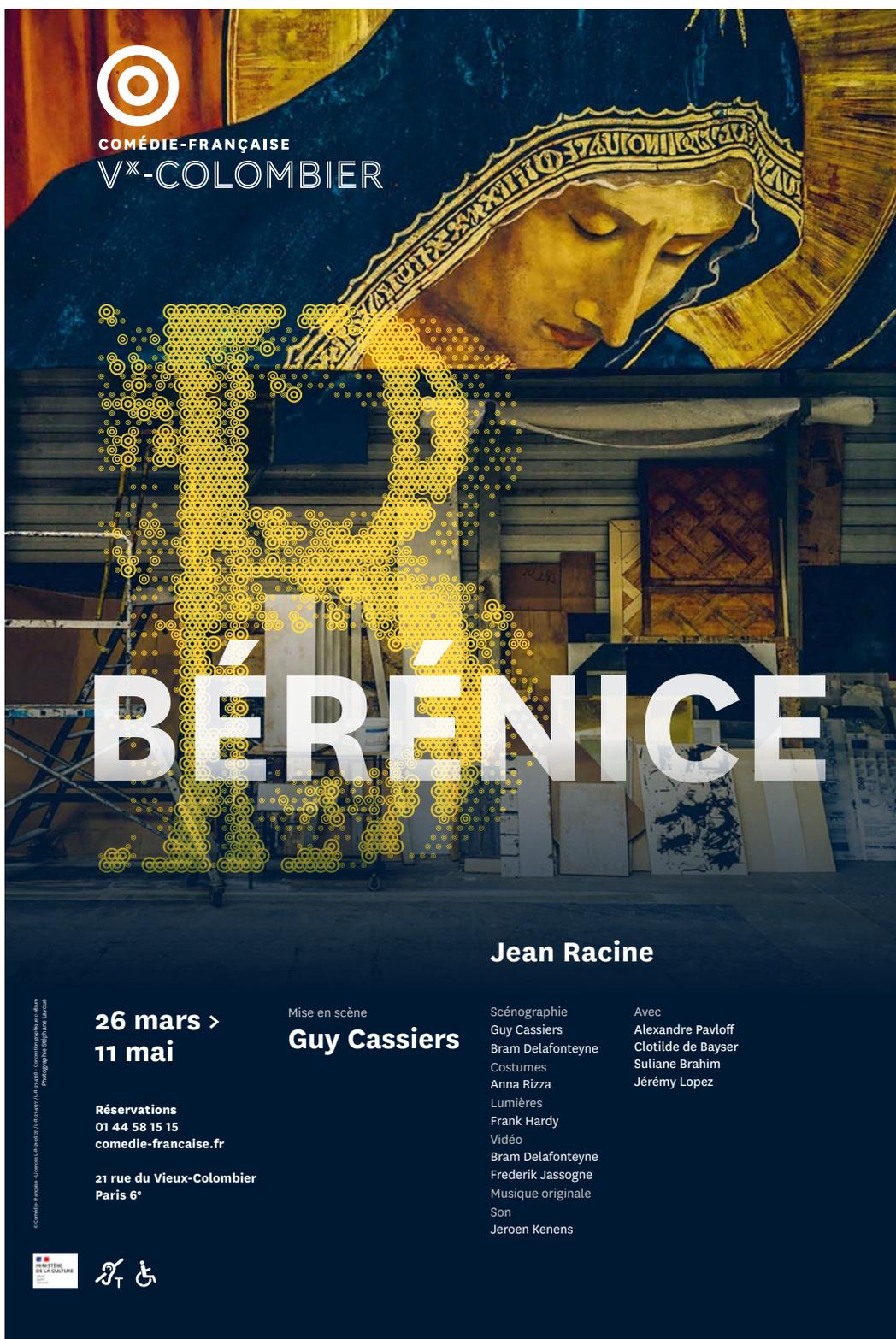
Bérénice

de Jean Racine

mise en scène Guy Cassiers

du 26 mars au 11 mai 2025

au Théâtre du Vieux-Colombier



COMÉDIE-FRANÇAISE

V^x-COLOMBIER

BÉRÉNICE

Jean Racine

**26 mars >
11 mai**

Mise en scène
Guy Cassiers

Réservations
01 44 58 15 15
comedie-francaise.fr

21 rue du Vieux-Colombier
Paris 6^e

Scénographie
Guy Cassiers
Bram Delafonteyne
Costumes
Anna Rizza
Lumières
Frank Hardy
Vidéo
Bram Delafonteyne
Frederik Jassogne
Musique originale
Son
Jeroen Kenens

Avec
Alexandre Pavloff
Clotilde de Baysar
Suliane Brahim
Jérémy Lopez

© Comédie-Française - Université de Paris - La Sorbonne - Comédie-Française - Paris 6^e - Photographie : M. S. / M. S. / M. S.





JOURNALISTES AYANT ASSISTÉ AU SPECTACLE

Presse écrite

Fabienne Pascaud - *Télérama*
Laurent Goumarre - *Libération*
Armelle Héliot - *La Tribune*
Marc Zitzmann - *Frankfurter Allgemeine Zeitung (Allemagne)*
Laëtitia Cénac - *Madame Figaro*
Violaine de Montclos - *Le Point*
Anaïs Héluin - *La Terrasse / Politis*
Philippe Chevilly - *Les Échos*
Victor Le Grand - *Society*
Fabienne Darge - *Le Monde*
Isabelle Fauvel - *La Vie*
Brigitte Salino - *Le Monde*
Jean-Pierre Thibaudat - *Mediapart*
Soline Delos - *Elle*
Jean-Louis Porquet - *Le Canard Enchaîné*
Nedjma van Egmond - *Elle*
Alexandre Demidoff - *Le Temps (Suisse)*
Anthony Palou - *Le Figaro*
Kilian Orain - *Télérama*
Yasmine Youssi - *Télérama*
Caroline Gouin - *Télérama*
Claire Chazal - *Le Parisien*
Philippe Leclercq - *L'École des Lettres*
Hugues Le Tanneur - *Artistik rézo*
Hélène Kuttner - *Artistik rézo*
Hiroshi Sanko - *Journal of Professional Lighting (Japon)*

Presse audiovisuelle

Frédérique Cantù - ARTE
Ilinca Negulesco - *Le Masque et la Plume*
Arnaud Laporte - *France Culture*
Christophe Barreyre - *Radio Inter*
Laure Adler - *France Inter*
Alain Duhamel - *BFMTV*

Presse web

Sylvie Boursier - *Un fauteuil pour l'orchestre*
Vincent Bouquet - *Sceneweb*
Marie-Pierre Paillot - *Spectacles Sélection*
Chantal Boiron - *Ubu Blog*
Stanislas Claude - *Publikart*
Noel Tinazzi - *Webthéâtre*
Véronique Hotte - *hotellotheatre, Webthéâtre, artcena*
Marie-Laure Atinault - *Bouger avec le strap'*



TV / RADIO

TV



JOURNAL D'ARTE émission présentée par Vanessa Abba

mercredi 26 mars

Présentation du spectacle et interview par Frédérique Cantù
avec Guy Cassiers et Jérémy Lopez

RADIO

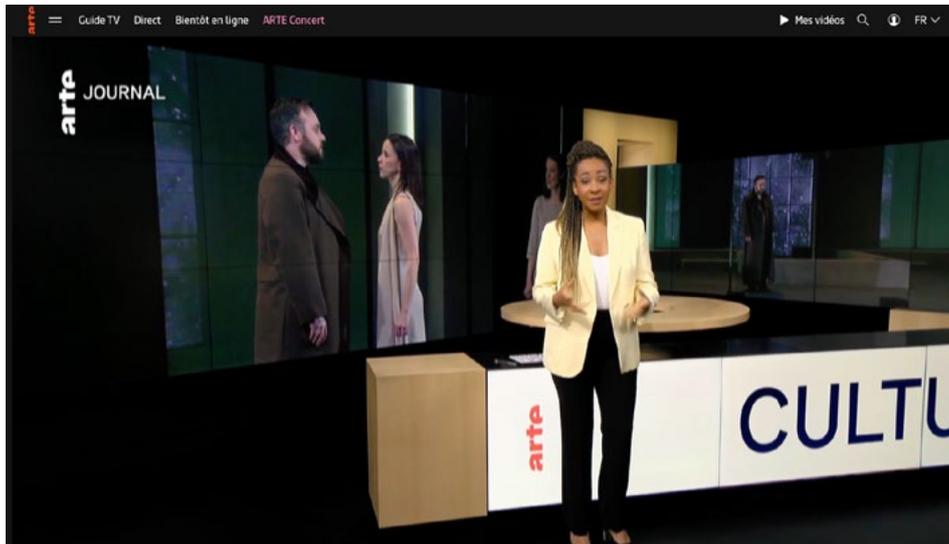


LA BANDE ORIGINALE émission présentée par Leïla Kaddour-Boudadi

vendredi 18 avril

avec Suliane Brahim et Jérémy Lopez

Lien : arte.tv/fr/videos/125874-000-A/theatre-la-berenice-sensorielle-de-guy-cassiers/





Théâtre: la « Bérénice » sensorielle de Guy Cassiers

♥ Ajouter

3 min | Disponible jusqu'au 24/06/2025

[Info et société](#) | [À la une](#) | [Concert](#)

Le flamand Guy Cassiers est l'un des plus grands metteurs en scène contemporains : au théâtre comme à l'opéra, de la Scala de Milan à la Toneelhuis d'Anvers en passant par le festival d'Avignon, nombre de ses spectacles ont fait date. Il est ce printemps à l'affiche de la Comédie-Française, dans la salle du Vieux-Colombier, où il revisite "Bérénice" de Racine à l'aune de son théâtre multi-sensoriel. A voir du 26 mars au 11 mai.

Image

Montage

Journaliste

Son

Traduction

Pays

Année

Frédéric Balland

Khalid Mamoun

Frédérique Cantù

Sébastien Demenois

Barbara Selbach

France

Allemagne

2025

^ [Lire moins](#)

FRANCE INTER
18/04/25



Lien : radiofrance.fr/franceinter/podcasts/la-bande-originale/la-bande-originale-du-vendredi-18-avril-2025-6585486

Radiofrance website interface showing a podcast player for "Bérénice" featuring Suliane Brahim and Jérémy Lopez. The page includes navigation menus (Radios, Podcasts, Catégories), a search bar, and a "Se connecter" button. The main content area displays the podcast title, release date (Friday, April 18, 2025), and a prominent "ÉCOUTER (1h 15min)" button. Below the title are icons for bookmarking and sharing. A photo of the hosts is shown on the right, with a caption: "Suliane Brahim et Jérémy Lopez ©Getty - Stephane Cardinale et Marc Plasecki".

Podcast player snippet showing the source "La Bande originale" and sharing icons.

Suliane Brahim et Jérémy Lopez sont les invités de La Bande Originale pour "Bérénice" à la Comédie Française, au Théâtre du Vieux Colombier, jusqu'au 11 mai.

Publicité

Avec

- Suliane Brahim, comédienne, sociétaire de la Comédie-Française
- Jérémy Lopez, acteur français

Suliane Brahim et Jérémy Lopez jouent "Bérénice" de Jean Racine, dans une mise en scène de Guy Cassiers, au théâtre du Vieux-Colombier jusqu'au 11 mai 2025. Puis en tournée en France et en Europe de mai à juillet.

Figure majeure du théâtre flamand, Guy Cassiers choisit Racine pour sa deuxième mise en scène à la Comédie-Française, après Dostoïevski dont il a adapté « Les Démons » Salle Richelieu en 2022.

Bérénice ouvre de multiples voies de réflexion à cet artiste dont le théâtre interroge l'histoire européenne, la prégnance des discours politiques en portant une attention particulière à la dimension humaine que la littérature recèle. La tragédie de Racine lui offre une intrigue réduite à sa plus simple expression, concentrée sur la déroute des sentiments.

Devenu empereur de Rome à la mort de son père, Titus doit revenir (ou pas) sur sa promesse de mariage faite à Bérénice car le Sénat réfute toute union avec une reine étrangère. Guy Cassiers oppose une Bérénice forte à la lâcheté de Titus et de son ami Antiochus, également épris d'elle. Ce sont deux hommes de pouvoir qui se présentent en victime de la situation.

Ainsi, cette pièce, créée à la Comédie-Française en 1680, est représentée dans une forme des plus novatrices, signant l'alliance d'un grand classicisme dans le texte et d'une remarquable modernité visuelle. Reconnu pour sa maîtrise des technologies de l'image et leur imbrication dans les enjeux dramaturgiques, Guy Cassiers imagine

le lieu de l'intrigue, une « antichambre où le temps semble suspendu », en évolution permanente selon les états psychiques des personnages. En choisissant de faire interpréter Titus et Antiochus par un seul acteur, comme leurs confidents respectifs, il plonge la scène dans le désordre des perceptions. L'entièreté du plateau est rendue à la fantasmagorie, en premier lieu celle de Bérénice perdant toute emprise sur la réalité.

Radios ▾ Podcasts Catégories ▾

radiofrance 🔍

inter Grille des programmes Podcasts Info Culture Humour Musique Vie quotidienne

le lieu de l'intrigue, une « antichambre où le temps semble suspendu », en évolution permanente selon les états psychiques des personnages. En choisissant de faire interpréter Titus et Antiochus par un seul acteur, comme leurs confidents respectifs, il plonge la scène dans le désordre des perceptions. L'entièreté du plateau est rendue à la fantasmagorie, en premier lieu celle de Bérénice perdant toute emprise sur la réalité.

L'invitée spécialiste :

- **Florence Naugrette**, historienne française du théâtre, Professeur à Sorbonne Université. Son dernier livre "Juliette Drouet : Compagne du siècle" a paru aux éditions Flammarion.

La Bande originale de Suliane Brahim et Jérémy Lopez

Suliane Brahim

- 2003 Fonky Family "Mystère et suspense"
- 2010 Chilly Gonzales "Oregano"
- 2015 Jane Birkin "Quoi"

Jérémy Lopez

- 2003 Fonky Family "Mystère et suspense"
- 2010 Vladimir Cosma "La Valse d'Augustine"
- 2015 Véronique Sanson "Amoureuse"

▶▶ Retrouvez la Bande Originale sur [notre page Facebook](#) et sur notre [compte Instagram](#) avec toutes les photos et informations des émissions.

À écouter



Anna Mouglalis, une Phèdre à l'ère #meetoo

Le Zoom de France Inter | [Écouter plus tard](#)

▶ 4 min



ANNONCES

Théâtre : les seize pièces à ne pas manquer en 2025

Classiques de Molière et Racine, créations contemporaines de Joël Pommerat, Wajdi Mouawad ou Virginie Despentes, adaptations de Katharina Volckmer ou d'Agatha Christie... Notre sélection des rendez-vous théâtraux pour cette année à Paris et en région.

Par [Fabienne Pascaud, Emmanuelle Bouchez, Kilian Orain](#)

Publié le 10 janvier 2025 à 10h42



[Une pièce, trois mises en scène. Coll. CF 2025](#)

Le public va pouvoir comparer. Et choisir (ou pas) entre la vision de Jean-René Lemoine, qui met en face de l'empereur romain Titus (l'alerte Jean-Christophe Folly) une reine de Judée plus jeune (Marine Gramond), pour mieux révéler « *l'abolition de l'amour* » au fil d'une tragédie certes écrite en 1670 mais, selon lui, très « *durassienne* ». Guy Cassiers, le metteur en scène belge passionné de littérature, compte, de son côté, sur la troupe de la Comédie-Française pour s'attaquer à l'alexandrin racinien. Il a l'audace de distribuer Jérémie Lopez dans les deux rôles de Titus et d'Antiochus, au prétexte que Bérénice a commencé par aimer le second... Et de proposer à Suliane Brahim (Bérénice) d'entrer ainsi dans un état « *d'hallucination intérieure* » que devrait renforcer un décor virtuel constamment modifié. Comme en embuscade dans les salles, tourne à nouveau la proposition radicale (et pas réussie) de Romeo Castellucci, où Bérénice et l'alexandrin disparaissaient, la saison dernière, derrière Isabelle Huppert...

Mise en scène de Jean-René Lemoine : le 14 janvier, Amiens ; du 21 au 24 janvier, Douai / Arras ; les 30 et 31 janvier, Valenciennes ; du 4 au 6 février, Béthune ; du 4 au 8 mars, Rennes ; les 2 et 3 avril, Angers ; le 15 avril, Albertville ; du 22 au 25 avril, Lille ; les 13 et 14 mai, Pau.

Mise en scène de Guy Cassiers : du 26 mars au 11 mai, [Théâtre du Vieux-Colombier](#) (Comédie-Française), Paris 6^e.

Suliane Brahim, Bérénice dans la mise en scène de Guy Cassiers



photo Stéphane Lavoué

Bérénice ouvre de multiples voies de réflexion à cet artiste dont le théâtre interroge l'histoire européenne, la prégnance des discours politiques en portant une attention particulière à la dimension humaine que la littérature rescelle. La tragédie de Racine lui offre une intrigue réduite à sa plus simple expression, concentrée sur la déroute des sentiments.

Devenu empereur de Rome à la mort de son père, Titus doit revenir (ou pas) sur sa promesse de mariage faite à Bérénice car le Sénat réfute toute union avec une reine étrangère. Guy Cassiers oppose une Bérénice forte à la lâcheté de Titus et de son ami Antiochus, également épris d'elle. Ce sont deux hommes de pouvoir qui se présentent en victime de la situation.

Ainsi, cette pièce, créée à la Comédie-Française en 1680, est représentée dans une forme des plus novatrices, signant l'alliance d'un grand classicisme dans le texte et d'une remarquable modernité visuelle. Reconnu pour sa maîtrise des technologies de l'image et leur imbrication dans les enjeux dramaturgiques, Guy Cassiers imagine le lieu de l'intrigue, une « antichambre où le temps semble suspendu », en évolution permanente selon les états psychiques des personnages. En choisissant de faire interpréter Titus et Antiochus par un seul acteur, comme leurs confidents respectifs, il plonge la scène dans le désordre des perceptions. L'entièreté du plateau est rendue à la fantasmagorie, en premier lieu celle de Bérénice perdant toute emprise sur la réalité.

Bérénice de Jean Racine

Mise en scène : Guy Cassiers

Avec

Alexandre Pavloff
Arsace, confident d'Antiochus et Paulin, confident de Titus

Clotilde de Bayser
Phénice, confidente de Bérénice

Suliane Brahim
Bérénice, reine de Palestine

Jérémy Lopez
Titus, empereur de Rome et Antiochus, roi de Comagène

Scénographie : Guy Cassiers et Bram Delafonteyne

Costumes : Anna Rizza

Lumières : Frank Hardy

Vidéo : Bram Delafonteyne et Frederik Jassogne

Musique originale et son : Jeroen Kenens

Assistanat à la mise en scène : Robin Ormond

et de l'académie de la Comédie-Française

Assistanat au son : Samuel Robineau

durée estimée 2h

du 26 mars au 11 mai 2025

Comédie-Française au Vieux Colombier

puis en tournée

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE

DANSE

JAZZ/MUSIQUES

CLASSIQUE/OPÉRA

AVIGNON EN SCÈNES

HORS-SÉRIES

FOCUS

ARCHIVES

AGENDA



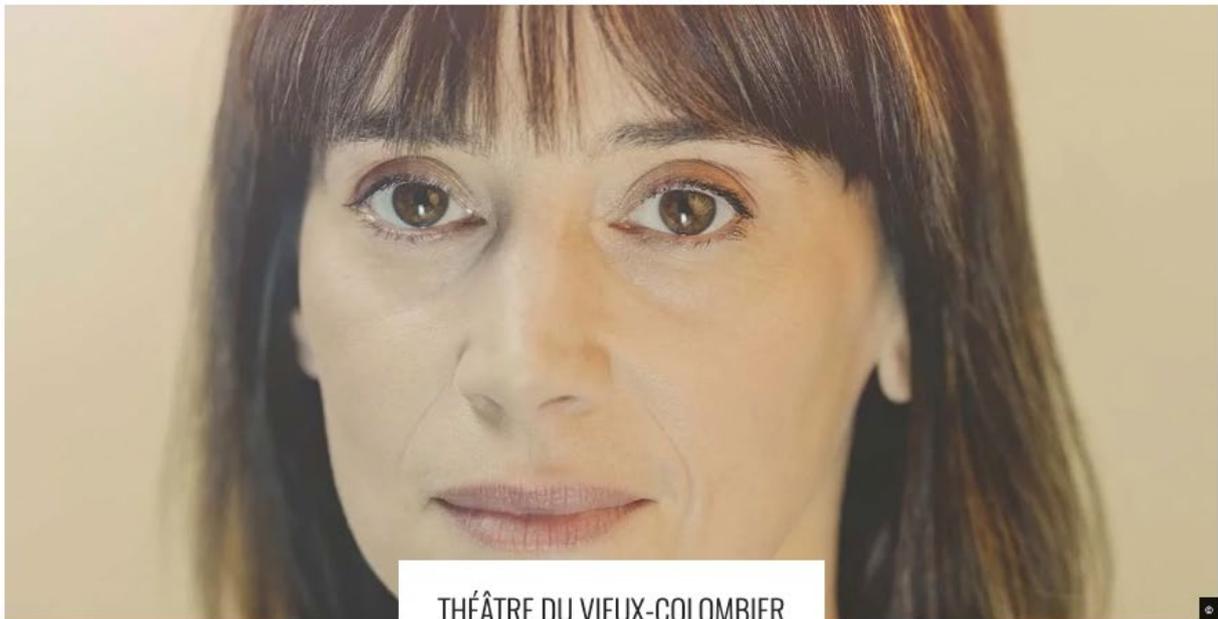
PHILIPPE MOURATOGLLOU /
BRUNO CHEVILLON / RAMÓN LÓPEZ



EN CONCERT JEUDI 15 MAI
AU STUDIO DE L'ERMITAGE - 20H30

THÉÂTRE - AGENDA

« Bérénice » de Guy Cassiers avec Suliane Brahim dans le rôle-titre



THÉÂTRE DU VIEUX-COLOMBIER
/ TEXTE DE JEAN RACINE / MISE
EN SCÈNE DE GUY CASSIERS

Publié le 20 février 2025 - N° 330

PARTAGER SUR

- FACEBOOK
- TWITTER
- LINKEDIN
- MAIL

En créant *Bérénice* à la Comédie-Française, le metteur en scène flamand Guy Cassiers donne à entendre la profondeur poétique et politique du verbe racinien.

Après y avoir adapté *Les Démons* de Dostoïevski en 2022, c'est cette fois avec un grand monument du théâtre que Guy Cassiers revient à la Comédie-Française : *Bérénice* de Racine. Confiant à Suliane Brahim le rôle du personnage éponyme, il traite celui-ci comme une figure « forte et passionnée qui choisit la clarté et reste fidèle à ses prises de position ». Afin d'exprimer « l'état d'esprit plus faible » de l'empereur Titus et de son ami Antiochus, qui composent avec la reine étrangère un triangle amoureux inscrit dans les hautes sphères de la société romaine, le metteur en scène offre ces deux rôles masculins à un seul acteur : Jérémy Lopez. Alexandre Pavloff assume lui aussi deux emplois, ceux des confidentes des deux amoureux de Bérénice, tandis que Clothilde de Bayser est Phénice, la confidente de l'héroïne. La distribution réduite de la pièce place le vers racinien au cœur du plateau, où Guy Cassiers exerce aussi sa grande maîtrise des technologies de l'image. La scène de cette *Bérénice* est ainsi mouvante, à l'image des sentiments qui s'y défont et nous interrogent : « Comment se dire adieu ? ».

Anaïs Heluin

TnS
Comedy Club

1 semaine
5 soirées
14 artistes de stand-up



THÉÂTRE DU VIEUX-COLOMBIER / TEXTE DE
 JEAN RACINE / MISE EN SCÈNE GUY CASSIERS

Bérénice

En créant *Bérénice* à la Comédie-Française, le metteur en scène flamand Guy Cassiers donne à entendre la profondeur poétique et politique du verbe racinien.



© Stéphane Lavoué

Suliane Brahim, la Bérénice de Guy Cassiers.

Après y avoir adapté *Les Démons* de Dostoïevski en 2022, c'est cette fois avec un grand monument du théâtre que Guy Cassiers revient à la Comédie-Française : *Bérénice* de Racine. Confiant à Suliane Brahim le rôle du personnage éponyme, il traite celui-ci comme une figure « forte et passionnée qui choisit la clarté et reste fidèle à ses prises de position ». Afin d'exprimer « l'état d'esprit plus faible » de l'empereur Titus et de son ami Antiochus, qui composent avec la reine étrangère un triangle amoureux inscrit dans les hautes sphères de la société romaine, le metteur en scène offre ces deux rôles masculins à un seul acteur : Jérémie Lopez. Alexandre Pavloff assume lui aussi deux emplois, ceux des confidents des deux amoureux de Bérénice, tandis que Clothilde de Bayser est Phénice, la confidente de l'héroïne. La distribution réduite de la pièce place le vers racinien au cœur du plateau, où Guy Cassiers exerce aussi sa grande maîtrise des technologies de l'image. La scène de cette *Bérénice* est ainsi mouvante, à l'image des sentiments qui s'y défont et nous interrogent : « Comment se dire adieu ? ».

Anaïs Heluin

Théâtre du Vieux-Colombier – Comédie-Française, 21 rue du Vieux-Colombier, 75006 Paris. Du 26 mars au 11 mai 2025, le mardi à 19h, du mercredi au samedi à 20h30, dimanche à 15h. Relâche les 3 et 19 avril et le 1^{er} mai. Tel: 01 44 58 15 15. Durée estimée: 2h.



BÉRÉNICE

Théâtre classique – De Jean Racine, mise en scène Guy Cassiers. Avec Alexandre Pavloff, Clotilde de Bayser, Suliane Brahim, Jérémy Lopez :

- Devenu empereur de Rome à la mort de son père, Titus doit revenir (ou pas) sur sa promesse de mariage faite à Bérénice car le Sénat réfute toute union avec une reine étrangère. Guy Cassiers oppose une Bérénice forte à la lâcheté de Titus et de son ami Antiochus, également épris d'elle. Ce sont deux hommes de pouvoir qui se présentent en victime de la situation.

- Figure majeure du théâtre flamand, Guy Cassiers choisit Racine pour sa deuxième mise en scène à la Comédie-Française, après Dostoïevski dont il a adapté *Les Démons* Salle Richelieu en 2022. Reconnu pour sa maîtrise des technologies de l'image et leur imbrication dans les enjeux dramaturgiques, il imagine le lieu de l'intrigue – la chambre de Titus et celle de Bérénice, « antichambre où le temps semble suspendu » – en évolution permanente selon les états psychiques des personnages, grâce à des images projetées en ayant recours au mapping et à l'intelligence artificielle.

Comédie-Française / Théâtre du Vieux-Colombier 6* ("Pièces de théâtre")

Théâtre : les meilleures pièces à voir à Paris en mai 2025

"La Ménagerie de verre", "Subjectif Lune", "La Tendresse"... Découvrez les meilleurs spectacles qui jouent ce mois-ci à Paris, et ce que "Télérama" en a pensé.



« Subjectif Lune », une pièce poétique et malicieuse qui interroge le pouvoir des images. À voir au Théâtre Silvia-Monfort.

Par Fabienne Pascaud, Emmanuelle Bouchez, Joëlle Gayot, Kilian Orain
Réservé aux abonnés

Publié le 15 mai 2025 à 10h01 | Mis à jour le 15 mai 2025 à 10h19



"Bérénice", de Racine, au Vieux-Colombier, en tournée et au Théâtre de la Ville-Sarah Bernhardt



Une pièce, trois mises en scène. Coll. CF 2025

Le public va pouvoir comparer. Et choisir (ou pas) entre la vision de Jean-René Lemoine, qui met en face de l'empereur romain Titus (l'alerte Jean-Christophe Folly) une reine de Judée plus jeune (Marine Gramond), pour mieux révéler « *l'abolition de l'amour* » au fil d'une tragédie certes écrite en 1670 mais, selon lui, très « *durassienne* ». Guy Cassiers, le metteur en scène belge passionné de littérature, compte, de son côté, sur la troupe de la Comédie-Française pour s'attaquer à l'alexandrin racinien. Il a l'audace de distribuer Jérémie Lopez dans les deux rôles de Titus et d'Antiochus, au prétexte que Bérénice a commencé par aimer le second... Et de proposer à Suliane Brahim (Bérénice) d'entrer ainsi dans un état « *d'hallucination intérieure* » que devrait renforcer un décor virtuel constamment modifié. Comme en embuscade dans les salles, tourne à nouveau la proposition radicale (et pas réussie) de Romeo Castellucci, où Bérénice et l'alexandrin disparaissaient, la saison dernière, derrière Isabelle Huppert...

Mise en scène de Jean-René Lemoine : le 14 janvier, Amiens ; du 21 au 24 janvier, Douai / Arras ; les 30 et 31 janvier, Valenciennes ; du 4 au 6 février, Béthune ; du 4 au 8 mars, Rennes ; les 2 et 3 avril, Angers ; le 15 avril, Albertville ; du 22 au 25 avril, Lille ; les 13 et 14 mai, Pau.

Mise en scène de Guy Cassiers : du 26 mars au 11 mai, [Théâtre du Vieux-Colombier](#) (Comédie-Française), Paris 6^e.

Mise en scène de Romeo Castellucci : du 10 au 12 janvier, Clermont-Ferrand ; du 15 au 17 mai, Rennes ; du 20 juin au 6 juillet, [Théâtre de la Ville-Sarah Bernhardt](#), Paris 4^e.

Yoann Gasiowski joue collectif



Yoann Gasiowski © Jean-Louis Fernandez

Hors les murs

En parallèle, il tourne pour la télévision. Il tient le rôle principal dans Paolo, une série réalisée par **Sébastien Marnier** pour HBO Max. Il y incarne un écrivain devenu candidat politique, en proie au doute. « *Un personnage qui se demande sans cesse s'il a pris la bonne voie. Ça me parle.* » Yoann Gasiowski avance à son rythme. Pas de fantasme de rôle, mais une disponibilité à l'inattendu. « *J'aime être surpris. Être vu là où je ne m'imaginais pas.* » Un seul désir, peut-être : le vers. « *L'alexandrin m'attire. C'est en écoutant **Suliane Brahim** dire Racine au Vieux-Colombier dans l'adaptation de Bérénice de **Guy Cassiers** que mon désir a été ravivé.* »



ENTRETIENS / PORTRAITS

Edition : Mars - avril 2025 P.50
 Famille du média : Médias spécialisés
 grand public
 Périodicité : Bimestrielle
 Audience : 7000



Journaliste : Nedjma Van Egmond
 Nombre de mots : 576

à partir du
26
 Mars

BÉRÉNICE

Théâtre du Vieux-Colombier - Paris

Suliane Brahim

Bérénice, femme puissante

Plus de dix ans après la mise en scène de Muriel Mayette, Guy Cassiers s’empare de la tragédie racinienne avec la comédienne dans le rôle-titre. La reine de Palestine s’y montre en femme actrice de son destin.

Théâtral magazine : Quel est votre lien avec le théâtre de Racine ?

Suliane Brahim : J’avais abordé *Britannicus* en option théâtre au lycée, mais c’est ici, à la Comédie-Française, que j’ai découvert ces classiques, notamment au travers de *Bérénice* et *Andromaque* montés par Muriel Mayette. Il est difficile de se mettre à la hauteur de ces personnages plus grands que nous, qui s’étonnent d’être encore debouts.

Bérénice vous était-elle familière ?

Je m’y suis vraiment plongée quand Guy Cassiers m’a proposé le rôle. Je trouve qu’elle résonne avec d’autres personnages féminins, toujours enfermés dans leurs transports amoureux, empêchés. J’y vois des correspondances, des transcendances aussi en tant que femme. La langue y est puissante, l’inconscient aussi. Moi-même en apprenant le texte, je me mets à faire beaucoup de lapsus dans la vie. Par ailleurs, on est un peu à la frontière entre réel et folie, avec des personnes qui soliloquent. Considérant l’approche de Racine par Barthes, Guy laisse de côté la théorie selon laquelle Titus n’aime plus Bérénice mais il a conservé l’idée d’un cache-cache permanent, les allers-retours entre ombre et lu-



mière, c’est très lié à son théâtre.

Autre élément important de son travail, le lien entre intime et politique...

Oui, de façon générale avec les metteurs en scène flamands (c’était aussi le cas avec Ivo Van Hove pour *Electre/Oreste*), je constate que le choix même d’une pièce et son traitement est toujours éminemment politique, même s’ils n’en parlent pas pendant des heures.

Un seul acteur, Jérémy Lopez incarnera à la fois Titus et Antiochus. Pourquoi ?

Il y avait un acteur pour jouer Antiochus à l’origine, qui a été réquisitionné pour un autre projet salle

Richelieu et cela a sans doute été l’occasion pour Guy Cassiers de se l’autoriser. Pour Guy, l’amour n’a pas de physicalité, c’est davantage métaphysique et spirituel. Antiochus et Titus ont le même corps, le même visage, la même voix mais Bérénice restera bloquée sur son amour de Titus. Et elle aura face à elle une forme de double schizophrénique.

Pour Guy Cassiers, la question essentielle de la pièce est “Comment se dire adieu ?”. Etes-vous d’accord ?

Oui, c’est de ça qu’il est question dès le début de la pièce, ensuite Bérénice est dans le déni. C’est pour elle tout un chemin d’acceptation et de chagrin, dans lequel elle va se consumer avant de grandir, prendre de la force, dire à la fin “Je vivrai” et se tenir debout. Elle n’est pas (que) victime, mais femme puissante.

Il y a tout juste dix ans, vous incarniez Juliette face à Jérémy Lopez en Roméo incandescent. Une autre histoire d’amour, de jeunesse celle-là...

Oui, c’est vrai, la troupe veut ça : “On s’est connus, on s’est reconnus, on s’est perdus de vue” (rires). Nous étions aussi un couple dans *La règle du jeu* mais cela faisait longtemps qu’on n’avait pas joué ensemble, on a vieilli, on se connaît bien. C’est très joyeux de se retrouver.

Propos recueillis par Nedjma Van Egmond

■ *Bérénice*, de Jean Racine, mise en scène Guy Cassiers, avec Suliane Brahim, Jérémy Lopez, Alexandre Pavloff, Clotilde de Bayser. Théâtre du Vieux-Colombier, 21 rue du Vieux Colombier 75006 Paris, 01 44 58 15 15, du 26/03 au 11/05

LE
GUIDE
CULTUREL
DU
GRAND
PARIS

Télérama | Sortir

SUPPLÉMENT DE TÉLÉRAMA N° 3924 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

SULIANE BRAHIM
À LA COMÉDIE-FRANÇAISE

IMPÉRIALE
BÉRÉNICE

26-3

1-4

2025



En couverture

Guy Cassiers met en scène au Français la tragédie la plus « douce » de Racine. Son héroïne Bérénice s'y consume... avant de choisir la vie.

En aparté, le souriant Guy Cassiers, metteur en scène flamand né en 1960 et l'un des plus doués de sa génération, décrit le programme du jour : les répétitions de l'acte premier de *Bérénice*, qui se tiennent, pour la première fois en cinq semaines, dans les décors du Théâtre du Vieux-Colombier. Réputé pour avoir les idées claires, une vision nette des textes qu'il monte – principalement des romans ou des essais –, Cassiers avait très vite fait jouer le texte de Racine à ses comédiens, les confrontant à cette *Bérénice* énigmatique avant même d'investir les décors.

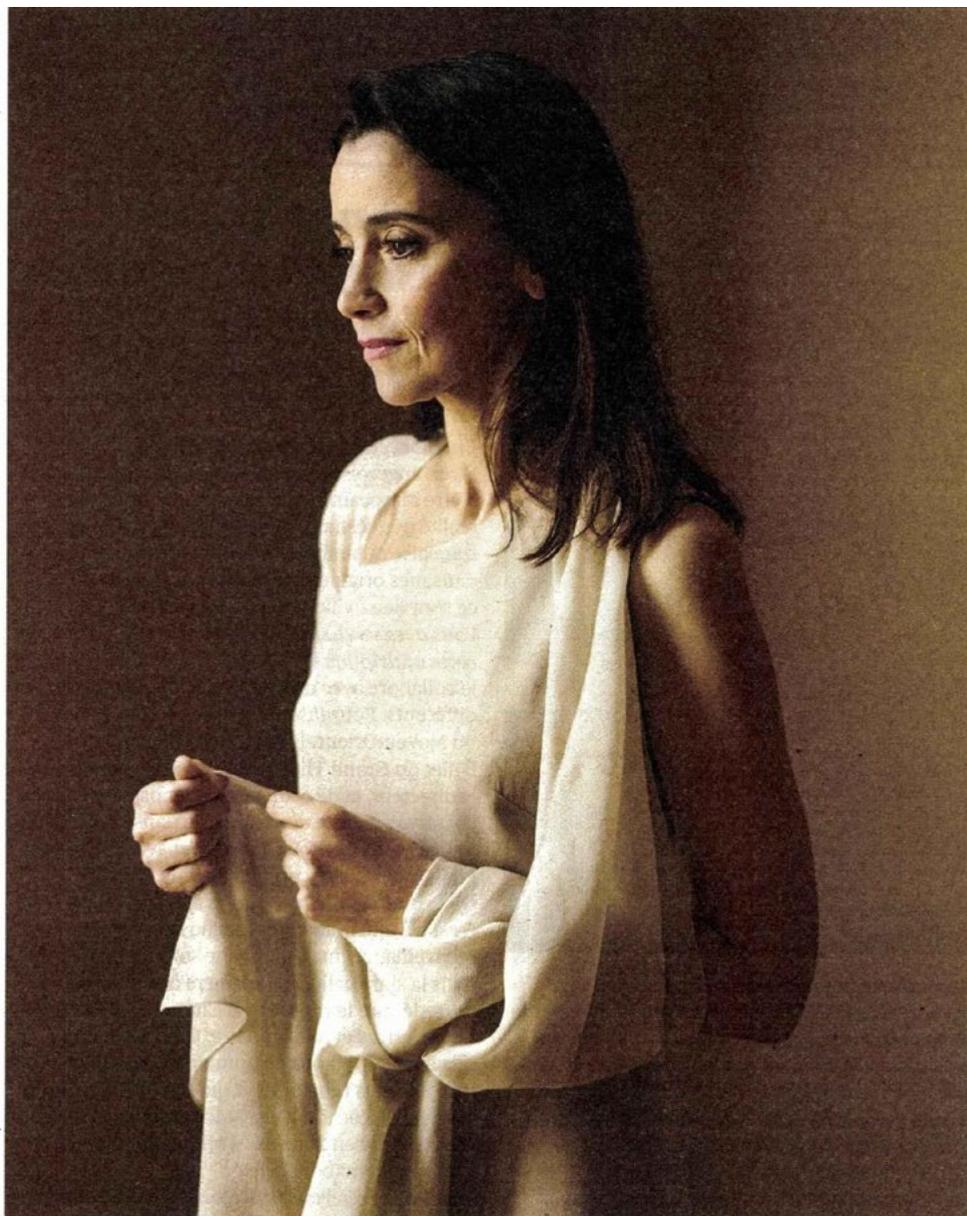
La tragédie-poésie en cinq actes, entièrement composée en alexandrins et représentée pour la première fois en 1670, aurait été écrite à l'incitation d'Henriette d'Angleterre, secrètement éprise du Roi-Soleil. Mais on ne peut le confirmer formellement. Qu'importe, la pièce sans mort ni sang – c'est assez rare pour être souligné – a traversé les siècles, fut un temps oubliée au XIX^e avant de refaire surface au XX^e, jusqu'à la magistrale mise en scène de l'Allemand Klaus Michael Grüber, en 1984... à la Comédie-Française. Devenue universelle, magnifiquement arrangée par Racine, l'œuvre est pourtant, sur le papier, une simple histoire d'amour impossible. Qui aurait dû lier *ad vitam eternam* Bérénice à Titus, l'empereur de Rome, parti chercher la reine de Palestine cinq ans avant le début de l'intrigue. Et qui voit Antiochus, roi de Commagène et confident de Titus, dévoiler à la belle reine

étrangère l'amour qu'il ressent pour elle. Guy Cassiers, lui, regarde bien plus loin que le drame passionnel. Il a d'ailleurs choisi de fusionner les rôles de Titus et Antiochus dans un seul et même corps, celui du comédien Jérémie Lopez. « Pour montrer que le contexte l'emporte sur la physicalité et révéler les contradictions entre les personnages », explique-t-il. « Cent fois je me suis fait une douceur extrême/D'entretenir Titus dans un autre lui-même », lance d'ailleurs Bérénice à Antiochus à l'acte I. L'effet n'en est que plus troublant.

Pourquoi le metteur en scène flamand a-t-il voulu monter cette histoire de trio amoureux devenue emblème du théâtre français ? « Je me mets en danger, je le sais, s'amuse-t-il. Ce que j'aime dans ce texte, c'est l'ambiguïté entre la beauté de la langue et la cruauté des situations. C'est la pièce la plus essentielle chez Racine. On y parle d'amour à chaque instant, aucun personnage ne meurt. Et chacun utilise quantité de mots pour finalement ne pas dire ce qu'il pense réellement. Me revient donc, comme aux spectateurs, le défi de comprendre ce qu'ils ne disent pas et pourquoi ils ne le disent pas. » D'un réalisme présent dès le premier acte, Guy Cassiers souhaite basculer vers une autre dimension, moins littérale. « Comme si le cauchemar de Bérénice s'installait peu à peu, éclaire la comédienne Suliane Brahim. La reine est tel un papillon de nuit qui se heurte aux parois, ne sait vers où fuir. »

Face aux quatre comédiens, dont trois (Suliane Brahim, Alexandre Pavloff et Jérémie Lopez) qu'il connaissait déjà pour avoir travaillé avec eux sur *Les Démons*, sa première création au Français en 2021, Cassiers fait montre d'une délicatesse, d'une écoute, d'une bienveillance rarement observée à deux semaines et demie de la première. De nombreux réglages de son, des lumières et de la vidéo restent à faire, comme toujours dans les spectacles du maître flamand. Mais ni le stress ni la fébrilité ne lui semblent familiers. « Tout est limpide chez Guy. Et pourtant, il ne nous assomme pas de ses vérités », confie Suliane Brahim. Entrée à la Comédie-Française en 2009, elle n'avait pas joué de pièce écrite en vers depuis *Andromaque*, mise en scène par Murielle Mayette-Holtz en 2010. Des semaines qu'elle vit avec Racine, se nourrit de textes, d'émissions, d'extraits de spectacles et de chansons, comme celles de la diva égyptienne Oum Kalthoum, qui l'inspire. « Je fais rarement ça », confesse-t-elle. Les alexandrins à la mécanique contraignante, vite ennuyeuse, requièrent du talent, de la technique, pour les dire sans s'épuiser, les faire comprendre sans les dénaturer. En même temps, ce sont eux qui demeurent en tête, des années après les avoir entendus...

L'AMOUR SANS ISSUE



La comédienne Suliane Brahim incarne le rôle-titre : « *La reine est tel un papillon de nuit qui se heurte aux parois, ne sait vers où fuir.* »

La musique composée par Jeroen Kenens en souligne les effets. Et résonne dans l'espace unique choisi par Cassiers : une antichambre, appartenant à tout le monde et personne à la fois, où se retrouvent les personnages. Au milieu, trône une mystérieuse sculpture, sorte de buste trop abîmé, trop informe pour figurer quelqu'un de précis. Présente tout au long de la pièce, elle ne bouge pas, comme demeureront immobiles les comédiens, à la fin. « *Avec ces statues d'un monde, d'un temps qui n'existe plus, l'espace va symboliquement se transformer en musée* », souligne Guy Cassiers. Sur la scène du Vieux-Colombier, Suliane Brahim est une Bérénice douce, amoureuse, comme

la proie de son propre déni. Comme pour repousser le plus tard possible la tragédie. « *Elle croit à quelque chose de fou. Le projet de son amour avec Titus est voué à l'échec. Dès les premières scènes, Phénice le lui dit mais elle ne veut pas l'entendre.* » La chute n'en sera que plus grande. Rome ne voulant pas d'une reine étrangère, la mort de son empereur, le père de Titus, contraint ce dernier à prendre ses responsabilités. À choisir le devoir à l'amour, Rome à Bérénice. « *Lorsqu'Antiochus puis Titus lui révèlent la tragique nouvelle, Bérénice sombre, certes. Mais se relève dignement. C'est elle qui triomphe et qui choisit la vie.* » — **Kilian Orain**

« Bérénice »

| De Jean Racine, mise en scène Guy Cassiers
| Jusqu'au 11 mai, mar. 19h, mer.-sam. 20h30, dim. 15h.
| Théâtre du Vieux-Colombier, 21, rue du Vieux-Colombier, 6^e
| 01 44 58 15 15 | comedie-francaise.fr | 12-34 €.



LES OBJETS DE ...

SULIANE BRAHIM

Après avoir illuminé « Le Soulier de satin », de Claudel, la sociétaire de la Comédie-Française incarne Bérénice. Voici les choses auxquelles elle tient un peu, beaucoup...

PAR SOLINE DELOS



Si vous étiez un objet ?

« Je serais une bougie : je peux vite m'enflammer pour des personnes, des œuvres... »

Votre objet fétiche ?

« Un "omamori" acheté dans un temple au Japon. J'aime que cette mini-pochette en tissu renferme une prière à laquelle on n'a pas accès. »

Celui que vous perdez tout le temps ?

« Mon casque de vélo rose Thousand. Heureusement, souvent je le retrouve. »

Celui que vous ne supportez pas ?

« L'appareil photo. Je n'aime pas être photographiée, j'ai l'impression que l'on fige quelque chose de moi. »

L'invention que vous adorez ?

« La mythique cafetière italienne Bialetti : je m'interroge encore sur son fonctionnement ! »

L'objet qui vous résiste ?

« Tout ce qui est high tech. »

Collectionnez-vous quelque chose ?

« Des poteries. Elles prennent beaucoup de place dans mon salon, ma cuisine... Une passion héritée de ma mère. »

Le plus vieil objet que vous possédez ?

« Des petites statuètes de singes de la sagesse achetées lors d'un voyage avec mon père au Kenya. J'étais adolescente mais, avec le temps, je comprends pourquoi ils m'ont parlé. »

Le dernier cadeau que l'on vous ait offert ?

« Un livre sur le photographe Saul Leiter, pour mon anniversaire. J'en rêvais. »

L'objet le plus honteux ?

« Une bouillotte ! »

Celui que vous offrez à tout le monde...

« "Notes sur la mélodie des choses", de Rainer Maria Rilke. J'aime le titre autant que les petites réflexions de l'écrivain sur la nature, l'espèce humaine... » ●

« BÉRÉNICE », de Racine, jusqu'au 11 mai, Théâtre du Vieux-Colombier, Paris-6^e.

PHOTO: FOLGIE; BIALETTI; GERHARDT; THOUSAND; ISTOCK; DIPPOLLE; PIRELLA



CRITIQUES



Vier von sechs Sprechrollen auf zwei Schauspieler verteilt: „Bérénice“ am Théâtre du Vieux-Colombier

Foto Christophe Raynaud

Näseln im poetisch-fremden Schrein

Guy Cassiers gelingt eine Lesart von Racines „Bérénice“ / Von Marc Zitzmann, Paris

Was haben Regisseure bloß mit Racines „Bérénice“? Letztes Jahr hatte Romeo Castellucci in einer viel diskutierten Produktion sämtliche Rollen bis auf die titelgebende gestrichen. Deren Text ließ er – am Stück – durch Isabelle Huppert auflesen, jeden Halbsatz, jeden Ausruf inbegriffen. Als Performance mochte das faszinieren, als Inszenierung war es abstrus. Wer das Originalstück nicht bestens kennt, wusste oft nicht, wo eine Szene endete und wo die nächste begann, mit wem Bérénice gerade sprach – und worum es überhaupt ging. Mit Racines Tragödie hatte die Produktion nur am Rande zu tun: Huppert hätte mit ähnlichem Effekt auch die Bibel, das Telefonbuch oder „The Art of the Deal“ rezitieren können.

Jetzt inszeniert Guy Cassiers den Fünfkörper am Théâtre du Vieux-Colombier, der mittleren Bühne der Comédie-Française. Und verteilt vier von sechs Sprechrollen auf zwei Schauspieler (einen bloß mit fünf Versen betrauten Boten nicht mitgezählt). Zum besseren Verständnis hier die Ausgangssituation: Im antiken Rom schicken sich zwei Mächtige zu einer Unterredung mit Bérénice an. Titus, der neue Caesar, hat seit Jahren ein ungetrübtes Liebesverhältnis mit der nahöstlichen Königin. Doch wo diese einen Antrag erwartet, will der frischgebackte Imperator sich ganz im Gegenteil für immer von ihr trennen. Denn wenig zuvor hatte er eine Art Erleuchtung: Roms Gesetze verbieten seinesgleichen die Heirat einer Nichtrömerin, erst recht einer Fremden, welche die den Römern verhasste Königskrone trägt. Um seines Amtes wie seiner Ahnen würdig zu sein, muss er sich von der Geliebten lossagen. Antiochus seinerseits, der als Herrscher eines Nachbarstaats einst vergeblich um Bérénices Hand angehalten hatte und seither zum Konfidenten der verbotenen Beziehung geworden ist, will der Königin noch vor deren erwarteter Erhebung zur

Kaiserin gestehen, dass er sie noch immer liebt. Wie wird Bérénice auf beide Erklärungen reagieren?

In Sultiane Brahims Interpretation tut sie es mit nobel gelassener Empörung beziehungsweise leidend arioser Verstörung. Im Glück ist diese Königin sanft lächelnd und lind melodios, als wiegen in innere Lautenklänge ihren Sprechgesang. Im Unglück klagt sie elegisch oder zürnt con fuoco, aber stets gebunden, nicht gestoßen, wohltonend, nicht dissonant. Das entspricht der gedämpften Grundstimmung des Stücks, dem, wäre es eine Partitur, die Vortragsbezeichnung „mezza voce“ voranstünde. Und schreibt sich ein in eine Aufführungstradition, die, zumal an der Comédie-Française, das verfeinerte Handwerk dem beifallheischenden Bildersturm vorzieht – Racine ist in Frankreich eine heilige Kuh, die mancher Regierevoluzzer zu schlachten träumt.

Doch von größerem Interesse, weil weniger erwartet, ist Cassiers' Zeichnung der beiden männlichen Hauptprotagonisten und der jeweils beigegebenen Nebenfigur. Jérémy Lopez verkörpert in dieser Inszenierung sowohl Titus als auch Antiochus: eine Leistung, die schon allein der Gedächtnisarbeits wegen beeindruckt. Ersteren gibt er jugendlich-fiebrig, mit einer Tenorstimme, die sich oft vor Nervosität zu überschlagen droht, und einer gehetzten Gestik, der das Souveräne des altrömischen Souveräns fehlt. Letzterem verleiht er ein Baritonorgan, das fester in sich ruht, aber auch eine Spur desillusioniert, wo nicht gar depressiv tönt. In den Szenen, wo die beiden aufeinandertreffen, bleibt jeweils einer als eine Silhouette im Hintergrund, die mit der entsprechenden – per Band eingespielten – Stimme spricht; am Schluss verschmelzen Kaiser und König zu einer Figur.

Alexandre Pavloff spielt seinerseits sowohl Titus' Konfidenten Paulin als auch Antiochus' Gefolgsmann Arsace. Letzte-

rer ist ein Rassehund aus dem Orient, pfiffig, ja spöttisch und gleichsam stets in geistiger Habachtstellung. Ersterer evokiert einen Hofeunuchen oder machiavelistischen Seelsorger, den eine erfolgreiche Laufbahn reizbar, ja jähzornig gemacht hat. Seine zuckrig-näselnde Stimme wird schnell schrill, seine weiche Gestik kann ins Gewalttätige umschlagen: So dreht er einmal Titus' Kopf mit beiden Händen weg von Bérénice. Bornierte Geister, die überall, nur nicht in der eigenen Gemeinde Missbrauch wittern, würden sagen, dass Paulin den Kaisersohn groomt. Gern wüsste man, was in ihm vorgeht, wenn er Titus tätschelt oder hinter halb geschlossenen Lidern jede Regung seines kaum emanzipierten Mündels verfolgt.

Es ist in klassischen Dramen nicht üblich, dass Vertraute der Hauptfiguren ein Eigenleben gewinnen. Kaum je fragt man sich, was ihre Motive und Gefühle sein mögen. In dieser Inszenierung scheint Arsace die Sorge um seine privilegierte Stellung in der Hauptstadt des Römerreichs anzutreiben, derweil intimere Beweggründe Paulins Herz (erratisch) schlagen machen. Selbst Bérénices Gefolgswfrau Phénice, durch Clotilde de Baysers mit habichtäugiger Intensität versehen, erlangt hier ein ungewohnt präsentisches Profil.

So gelingt Cassiers, was Castellucci missglückt war: eine eigentliche Lesart des Textes vorzulegen. Diese ist nicht durchweg stringent, aber oft stimulierend. Und das mittelalterlich-museal abstrahierte Bühnenbild, die Doppelgänger-Kostüme in Nuancen von Beige, Braun und Rostrot sowie der ausgesparte Soundtrack zwischen nah- und fernöstlichen Zufinstrumenten, zwischen elektronischen Kristallglocken, Metallklängen und Maschinenvibrationen bilden einen poetisch-fremden Schrein für die unerhörte, unerreichte Schönheit von Racines Sprache.



culture

« Bérénice » fait vibrer le théâtre du Vieux-Colombier

SPECTACLE

Le maître belge Guy Cassiers signe une mise en scène de la tragédie de Racine à l'audace bien tempérée dans la deuxième salle de la Comédie-Française. Utilisant vidéo et effets sonores avec parcimonie, il fait briller la troupe de tous ses feux.

Philippe Chevilley

Parmi les tragédies de Jean Racine, « Bérénice » (1670) est sans doute notre préférée. Elle nous parle aujourd'hui pour de multiples raisons. Les amours malheureux de l'empereur Titus et de la reine de Palestine rejetée par Rome évoquent l'éternel trauma de l'étranger(e) en exil. Bérénice est à la fois la plus ardente et la plus sage des héroïnes de Racine. Enfin, la femme, l'amant et son rival expriment avec une limpidité éclatante, en un triangle parfait, le dilemme entre raison d'Etat et raisons du cœur...

Les metteurs en scène adorent la pièce et s'emparent de ses alexandrins avec plus ou moins de bonheur. Il y a trois ans, la directrice du Théâtre national de Nice, Muriel Mayette-Holtz, la représentait

comme un film mélancolique, portée par une sobre Carole Bouquet dans le rôle-titre. L'an dernier, l'Italien Romeo Castellucci en faisait un show chic et choc incarné par une Isabelle Huppert divinisée. Au Vieux-Colombier, deuxième salle de la Comédie-Française, un grand de la scène belge, Guy Cassiers, s'attaque aujourd'hui à ce chef-d'œuvre du répertoire français. Fêré de vidéo et de technologie – comme il l'a démontré en 2021 salle Richelieu avec son adaptation vertigineuse des « Démon(s) » de Dostoïevski –, il a trouvé la formule miracle pour nous faire entendre la pièce dans toutes ses nuances et sa musicalité, tout en lui conférant un traitement esthétique singulier.

Psyché en fusion

S'accommodant de la petitesse du plateau, Cassiers a créé un écrin changeant qui souligne les émotions des personnages. Toute l'action se situe dans une antichambre stylisée. Au début, la grande fenêtre en fond de scène ne révèle qu'une image banale, immobile, de palais. Mais une fois qu'Antiochus, le roi de Commagène, a révélé son amour secret pour Bérénice et que Titus a décidé de renvoyer sa promise en Palestine, les carreaux s'animent de flashes lumineux et de formes tourmentées, la bande-son s'affole, symbolisant la psyché en fusion de nos héros.

Ce drame en triangle, Guy Cas-

siers a choisi de le resserrer encore. Un même comédien joue Titus et Antiochus, comme si les deux souverains symbolisaient le même désarroi, la même immaturité face à l'amour qui leur échappe. On pouvait craindre la confusion, surtout lorsque les deux monarques sont censés être en scène en même temps, mais jouant avec une voix off et le manteau porté par Antiochus, le dédoublement des rôles se produit sans accroc.

A ce double jeu, Jérémie Lopez se révèle remarquable : austère et le plus souvent résigné dans la peau d'Antiochus, il incarne un Titus pusillanime et fébrile, deux faces du mâle blessé dans ses désirs contrariés de gloire et d'amour. Alexandre Pavloff fait également merveille dans le double rôle de

Paulin, confident manipulateur de Titus, et d'Arsace, fidèle homme de main d'Antiochus.

Suliane Brahim est Bérénice. C'est une évidence, une osmose attendue. Avec son mélange de grâce, de fougue et de maturité, elle compose une reine de Palestine tout en nuances et en éclats maîtrisés. Irradiée par un amour absolu, elle ne cède jamais à l'hystérie. Après avoir tout tenté pour convaincre son amant, c'est avec un naturel confondant qu'elle exprime son consentement à quitter Titus, sans attenter à sa vie. Secondée par Clotilde de Bayser, tout en désespoir feutré dans le rôle de la suivante Phénicie, Suliane Brahim confirme son statut de grande tragédienne.

Dans un écrin sophistiqué, Guy Cassiers a eu la bonne intuition de laisser toute latitude aux quatre acteurs de la troupe. Un carré magique porte haut la flamme de Bérénice. Elle brillera encore dans nos yeux longtemps après la sortie du Vieux-Colombier.

Bérénice

de Jean Racine. Mise en scène de Guy Cassiers. 1 h 55.

Jusqu'au 11 mai au théâtre du Vieux-Colombier, Comédie-Française (à Paris).



Jérémie Lopez (Antiochus et Titus) et Suliane Brahim (Bérénice) portent haut la flamme de la tragédie de Racine. Photo Christophe Raynaud de Lage

LA TERRASSE

Edition : **Avril 2025 P.8-9**
 Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
 Périodicité : **Mensuelle**
 Audience : **354290**



Journaliste : **Anaïs Heluin**
 Nombre de mots : **579**

Bérénice

THÉÂTRE DU VIEUX-COLOMBIER / TEXTE DE RACINE / MISE EN SCÈNE GUY CASSIERS

Pour sa deuxième mise en scène à la Comédie-Française, Guy Cassiers s'empare avec une grande élégance du *Bérénice* de Racine. En confiant les rôles centraux de Titus et Antiochus au seul Jérémy Lopez et ceux de Paulin et Arsace à Alexandre Pavloff, il active subtilement la capacité de cette tragédie à interroger les notions d'engagement et de responsabilité.

Si le metteur en scène flamand Guy Cassiers revient régulièrement à ses classiques, c'est le plus souvent sous la forme d'adaptations qu'il réalise lui-même. Le *Bérénice* qu'il met aujourd'hui en scène à la Comédie-Française est en cela singulier dans son parcours. Du premier acte de la tragédie, où le roi de Commagène Antiochus avoue son amour à la reine de Palestine Bérénice alors que celle-ci se pense sur le point d'épouser Titus tout juste devenu empereur de Rome, jusqu'au cinquième et dernier acte où les trois prota-

gonistes principaux se séparent à jamais, pas un mot de la pièce créée par Racine en 1670 ne manque au Théâtre du Vieux-Colombier. Guy Cassiers n'en renonce pas pour autant à son goût d'aller au classique par le contemporain. C'est à la fois à partir des interstices de la pièce de Racine et de sa distribution que Guy Cassiers ancre sa lecture de la célèbre pièce. En intervenant ainsi dans *Bérénice*, c'est à une profonde revitalisation qu'il opère. La scénographie de Guy Cassiers et Bram Delafonteyne, qui signe aussi la réalisation vidéo,



© C. Raynaud de Lage –
Coll. Comédie-Française 2025

Bérénice mis en scène par Guy Cassiers.

place d'emblée cette *Bérénice* dans une étrangeté qui sollicite l'imaginaire et l'interprétation.

Un triangle remanié

Le spectateur ne peut que s'interroger sur la nature et la raison d'être de l'étrange objet blanc juché sur un présentoir en métal comme on en trouve dans les musées. Placée au centre du plateau, cette forme peut être vue comme un symbole de la rencontre, du syncrétisme entre passé et présent auquel se livrent Guy Cassiers et les comédiens du Français. Il y a là une reversion de l'arbitraire des signes théâtraux, qui est aussi à l'œuvre dans le choix dramaturgique principal du spectacle : le refus de l'équivalence habituelle entre rôle et acteur. En confiant les rôles de Titus et d'Antiochus à Jérémy Lopez et ceux

d'Arsace et Paulin à Alexandre Pavloff, tandis que l'excellente Souliane Brahim incarne Bérénice et Clothilde de Bayer sa confidente, Cassiers fait grincer les mécanismes de la tragédie classique en général. Et en particulier, il questionne les relations que met en jeu *Bérénice*. En procédant à une fusion progressive entre Titus et Antiochus d'une part et de l'autre entre les deux confidentes de ces deux figures, les comédiens procèdent à une reconfiguration du triangle central de la pièce. Celui-ci n'est en effet en l'état plus tant mu par les principes de l'amour que par ceux du pouvoir. Nourri par un jeu constant avec les conventions théâtrales, et par les formidables créations vidéo et son (Jeroen Kenens aux manettes) le triangle de ce *Bérénice* touche aux notions d'engagement et de responsabilité. En cela, ce spectacle est un riche et élégant miroir de nos sociétés actuelles, où ces valeurs sont loin de briller.

Anaïs Heluin

Théâtre du Vieux-Colombier – Comédie-Française, 21 rue du Vieux-Colombier, 75006 Paris. Du 26 mars au 11 mai 2025, le mardi à 19h, du mercredi au samedi à 20h30, dimanche à 15h. Relâche les 3 et 19 avril et le 1^{er} mai. Tel: 01 44 58 15 15. Durée: 1h50.

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Bérénice

Tragédie

Jean Racine

T T T

| 1h50 | Mise en scène Guy Cassiers
| Jusqu'au 11 mai,
Théâtre du
Vieux-Colombier
Paris 6^e,
tél.: 01 44 58 15 15.

De mémoire de spectatrice, on avait rarement entendu pareil silence dans une salle. Pareille attention d'un public de tous âges, sans qu'aucune de ces toux exaspérantes ne vienne déconcentrer acteurs comme spectateurs. Et jusqu'au sublime « Hélas » final prononcé deux heures plus tard par Antiochus ! À moins que ce ne soit par Titus, dans la bouleversante et incandescente mise en scène de la *Bérénice* de Racine ? Le flamand Guy Cassiers y fait en effet des deux rôles un seul rôle, des deux amants de la reine de Palestine un seul et même amant. Et les alexandrins si clairs et si opaques, si caressants et si terribles, n'en résonnent que mieux dans l'espace aussi abstrait qu'un jardin ou un intérieur japonais avec pierres et vitres de verre. Les sons y gouttent comme la rosée, la pluie. Et les larmes.

Mais pas le sang. Aucun meurtre ou suicide dans cette tragédie amoureuse qui s'achève dans le renoncement. Fils de l'empereur Vespasien, Titus y aime depuis cinq ans Bérénice, qu'adore aussi Antiochus, son ancien prétendant, roi de Commagène et allié de Titus. La mort de Vespasien ouvre soudain l'empire à Titus. Mais à condition qu'il renonce à Bérénice : depuis les rois tyranniques qui la fondèrent, Rome haït la monarchie. Après force atermoiements, Titus se résigne à rompre, provoquant les déceptions et espérances successives d'Antiochus. Finalement incapables

d'affronter chacun une vie sans Bérénice, les deux hommes menacent de se suicider. Plus héroïque que ses amants, Bérénice annonce son départ. Avec une grâce déchirante, Suliane Brahim est saisissante de liberté désespérée dans un rôle qu'elle habite sur le fil, sans larmoiement. Bien plus forte que les hommes dans sa fragilité de papillon blanc.

En 1670, près de trois siècles avant Beckett, Racine ose donc une tragédie où il ne se passe rien. Juste des incertitudes amoureuses que le langage – devenu personnage principal – donne à percevoir. Mais sans que l'intimité des êtres soit révélée. La poésie folle des alexandrins, l'assonance des mots, la musique des phrases lui font barrière. Qui sont Titus, Antiochus, Bérénice au plus profond ? Si Guy Cassiers a pu réduire les deux premiers en un seul amant tourmenté, son intuition prouve combien ils se ressemblent et se confondent ; et comment en eux se décline une sorte de « nature masculine » peu portée aux décisions sentimentales. Avec finesse, Jérémy Lopez jongle sans qu'on s'y perde entre ces deux identités, que seul le costume différencie. Idem pour les deux confidents, ramenés ici à un seul qu'Alexandre Pavloff interprète brillamment, cynique (tel le Narcisse de *Britannicus*, 1669) ou tendre.

Dans l'espace quasi mental du spectacle, la tragédie rayonne de toutes ses énigmes. Qu'est-ce qu'aimer un autre, qu'est-ce qu'en lui on aime réellement et pourquoi ? Guy Cassiers rend magiquement obscure, secrète et concrète à la fois une pièce qu'on croyait connaître. À l'image de cette sculpture au milieu du plateau. Buste masculin-féminin aux formes effacées par les siècles, tronc torturé de nos émotions ? Les images floues projetées en fond de scène – maisons, feuillages, brindilles... – ne sont pas davantage définissables. Visiblement ébloui par la langue racinienne, Guy Cassiers ne place pas, comme souvent, la vidéo au premier plan, mais en retrait, tel un songe reposant. Le son plutôt domine. Avec le verbe. Avec cette amplification des voix qui d'abord agresse. Puis entraîne peu à peu, comme malgré nous, au fin fond de l'impénétrable royaume racinien. Et aux frontières de nous-mêmes.

Alexandre Pavloff
et Jérémy Lopez.





CULTURE

La « Bérénice » abstraite de Guy Cassiers

Le metteur en scène belge enferme la pièce dans une certaine froideur

THÉÂTRE

Hélas!», soupire Antiochus à la toute fin de *Bérénice*. Hélas, hélas, pourraient soupirer tout aussi bien Titus et Bérénice. Hélas, pourrions-nous aussi exhaler dans un souffle, face à ce qui ressemble à un rendez-vous manqué, entre le grand metteur en scène flamand Guy Cassiers et le chef-d'œuvre de Jean Racine. De retour à la Comédie-Française, dans sa salle du Vieux-Colombier, le triangle amoureux fatal, qui ne laisse sur ses traces que des cendres, reste ici désincarné.

Guy Cassiers, aujourd'hui âgé de 64 ans, a été un des pionniers d'un théâtre multimédia et multisensoriel, mêlant le texte avec les technologies les plus pointues de l'image et du son, et il a écrit certaines des plus belles pages du théâtre européen des années 2000 et 2010, en adaptant aussi bien Marcel Proust que *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell. Et l'on retrouve cette sophistication scénique, cet amour profond pour la littérature, dans cette *Bérénice* qui s'offre d'emblée comme une *cosa mentale*.

Le metteur en scène inscrit les protagonistes dans une anti-chambre, tout de béton brut, de

parois coulissantes et de surfaces de projection. Une abstraction qui déjoue tout réalisme pesant, et met en son centre une mystérieuse sculpture en (faux) marbre, non figurative, évoquant un buste de femme stylisé. Les personnages de cette épure tragique sont dans un entre-deux, aussi bien amoureux que politique. La scène est à Rome, en 79 de notre ère. Titus rentre de Judée, où il a écrasé la révolte des juifs et détruit le temple de Jérusalem. Il va être proclamé empereur et doit épouser Bérénice, la reine de Judée, qui l'aime et qu'il aime, et qui l'a suivi à Rome.

Amour ou raison d'Etat

La pièce tient en un triple conflit tragique, porté à incandescence. Celui de Titus, qui devra choisir entre Bérénice et la raison d'Etat, à cause des lois romaines, qui condamnent l'union de l'empereur avec une étrangère. Celui d'Antiochus, roi de Commagène, située dans l'actuelle Turquie, et ami de Titus, qui aime Bérénice en secret. Et celui de Bérénice, qui a délaissé son peuple, sa terre, sa religion, pour suivre Titus, et se retrouve abandonnée, répudiée.

Et, depuis des siècles, on dispute de savoir si Titus était vraiment amoureux de Bérénice, ou si la

raison d'Etat n'était pas que le masque commode d'une incapacité masculine foncière à s'abandonner à l'amour. L'écrivaine Nathalie Azoulay en a fait un livre, *Titus n'aimait pas Bérénice* (P.O.L, 2015), s'inscrivant dans le sillage de Roland Barthes (*Sur Racine*, Seuil, 1963), qui notait qu'« amoureux, Titus épouserait Bérénice ».

La *Bérénice* de Guy Cassiers ne donnera pas de réponse, puisqu'elle s'inscrit dans cet espace mental, instaurant un étrange jeu de doubles et de reflets. Dans la pièce, « les paroles semblent adressées à soi-même, comme si chaque protagoniste, à la recherche de son identité, cherchait à se convaincre personnellement, à se situer dans son rapport au pouvoir et à ses désirs avec les doutes qui l'habitent depuis des années », écrit Guy Cassiers dans ses notes d'intention.

Cette approche a une première conséquence: Guy Cassiers fait jouer Titus et Antiochus par le même acteur, Jérémy Lopez, tandis qu'Alexandre Pavloff incarne les deux confidents des deux monarques, Paulin et Arsace. Le spectacle se piège avec cette idée qui pouvait paraître séduisante sur le papier. Elle rend d'abord certaines scènes incompréhensibles pour les spectateurs qui ne con-

naîtraient pas déjà la pièce – et même pour les autres, d'ailleurs. Elle oblige à des acrobaties de mise en scène absurdes : dans les scènes où apparaissent ensemble Titus et Antiochus, le comédien est obligé de dialoguer avec un figurant se tenant derrière une paroi, qui s'exprime avec sa voix préenregistrée.

On voit par là que l'amour, le pouvoir, l'identité sont vues par Cassiers comme des constructions friables et pulvérulentes comme du sable. Mais ce point de vue enferme le spectacle dans une certaine froideur, malgré le beau travail sur la langue de Racine, dont les alexandrins coulent comme une eau limpide, et

semblent nous être chuchotés à l'oreille, grâce aux micros HF utilisés depuis toujours par le metteur en scène.

Dans cet univers quelque peu désincarné brille toutefois cette merveilleuse actrice qu'est Suliane Brahim : à la fois charnelle et gracieuse, moderne et immémoriale, sa Bérénice en longue tunique claire donne son intensité à la représentation. Elle fut reine, elle n'est plus rien. Elle a tout perdu. Mais elle part la tête haute, jetant un dernier regard aussi effaré que dédaigneux à cet infidèle Titus, qui, lui, étroit son manteau, symbole du pouvoir reposant désormais sur ses épaules, avec un désarroi flagrant. ■

FABIENNE DARGE

*Bérénice, de Jean Racine.
Mise en scène de Guy Cassiers.
Théâtre du Vieux-Colombier,
Paris 6^e. Jusqu'au 11 mai.*

**Dans cet univers
quelque peu
désincarné brille
toutefois cette
merveilleuse
actrice qu'est
Suliane Brahim**



Jérémy Lopez et Suliane Brahim, dans « Bérénice », au Théâtre du Vieux-Colombier, à Paris, en mars.

©CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE



CULTURE/

«Bérénice»: les histoires d'amour finissent mâle

Le Flamand Guy Cassiers revisite la tragédie de Racine à la Comédie-Française en se focalisant sur les protagonistes masculins.

Il faut penser *Bérénice*, se disent les metteurs en scène qui montent aujourd'hui cette tragédie sans mort ni sang, où rien ne se passe, trio amoureux déceptif entre Titus, nouvel empereur de Rome, son ami Antiochus, roi de Commagène, et au milieu Bérénice, reine de Palestine. Le premier n'épousera pas la dernière; la raison d'Etat le lui interdit. Le second n'en est plus aimé et déclare son départ. *Bérénice* ou la tragédie des amours empêchées, chronique d'une solitude annoncée. A l'automne, Romeo Castellucci l'avait prise au pied de la lettre: Bérénice doublement quittée par l'homme qu'elle aime et celui qu'elle n'aime plus? Sans amants, sans leur texte, Isabelle Huppert s'exposait seule dans l'espace du Théâtre de la Ville, en reine conceptuelle, machine célibataire au texte isolé.

Sur la scène étroite du Vieux-Colombier, Guy Cassiers change le point de vue, et se focalise sur les deux hommes jusqu'à les concentrer en un seul acteur, Jérémie Lopez; il lui suffit de tomber le

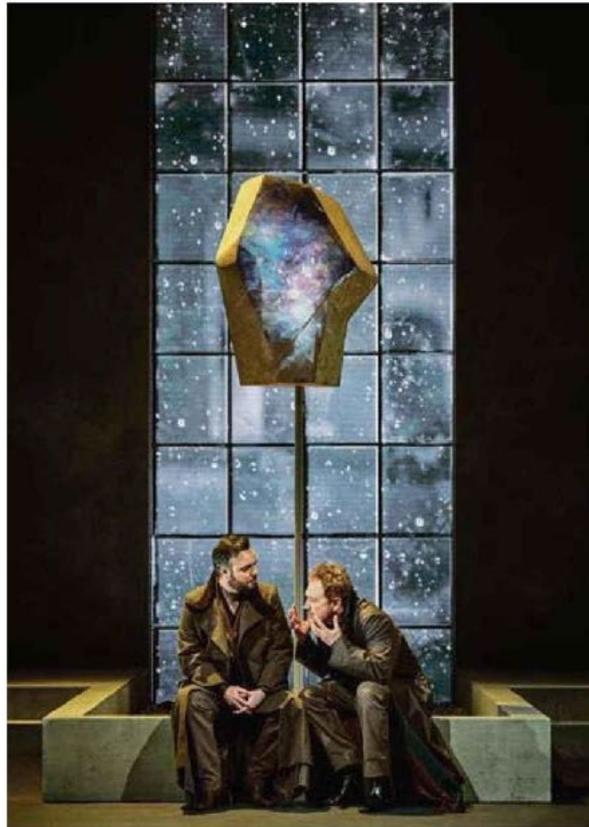
manteau pour passer de Titus à Antiochus, la masculinité serait une affaire de costumes signés Anna Rizza. La pièce s'organise autour de ce coup d'Etat dramaturgique, rejetant la reine jamais centrale à la périphérie d'une scénographie entre décor abstrait et installation vidéo aux images déréglées. Suliane Brahim se drape alors un peu trop dans sa combinaison blanc cassé (comme son mariage espéré) et dans sa théâtralisation du verbe racinien – mais peut-être est-ce le moyen d'imposer son personnage face à la coalition masculine, avant de quitter la partie.

Si la *Bérénice* de Cassiers n'est pas au centre, c'est que la place est déjà prise. Par un élément scénographique, une sculpture de forme énigmatique montée sur un pylône posé au milieu de la scène. On le décrira comme un bloc de matière taillé, une idée de buste avant d'être représenté, bref l'image forcément mentale d'un secret qu'on n'aura vraiment pas la force ni l'envie de découvrir. Or c'est bien là que se joue la pièce, comme pour Castel-

lucci, dans une exposition plasticienne de la tragédie de Racine. Ça tient peut-être au fait que l'un est italien, l'autre flamand; si leur direction d'acteurs réussit parfaitement à casser la chanson des alexandrins, ils choisissent aussi d'en éprouver la matière sonore. Castellucci trafiquait superbement la voix d'Huppert au vocodeur comme pour la rendre étrangère à elle-même, Cassiers sonorise ses interprètes, ce qui les met immédiatement à distance, et au même niveau que les bruitages et musiques expressionnistes de Jeroen Kenens. La pièce se joue loin de nous, un comble quand on connaît la grande proximité du rapport scène/salle du Vieux-Colombier. Tout se passe comme si *Bérénice* était déjà partie sans jamais être arrivée

LAURENT GOMARRE

BÉRÉNICE de JEAN RACINE
 Mise en scène et scénographie de GUY CASSIERS au théâtre du Vieux-Colombier (75006) jusqu'au 11 mai. Puis en tournée.



**Jérémie Lopez (à gauche)
incarne à la fois Titus
et Antiochus. PHOTO
CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE**



Une « Bérénice » renversante

Anthony Palou

Au Théâtre du Vieux Colombier, Guy Cassiers met brillamment en scène la tragédie de Racine.

La dernière *Bérénice* vue à Paris était une vraie purge. Le maître d'œuvre de ce ratage grandiose ? L'intouchable Romeo Castellucci. La reine de Palestine, interprétée par une Isabelle Huppert pas trop dans son assiette, transformait les alexandrins en bulles de Paic citron. Une version Darty neurasthénique avec radiateur et machine à laver en guise de décorum.

Au Vieux-Colombier, ces jours-ci, nous assistons à une sorte de miracle. La mise en scène est soigneusement signée Guy Cassiers, et il y avait bien longtemps que nous n'avions pas assisté à une *Bérénice* si bouleversante. Il suffit d'écouter le silence dans la salle. Pas une mouche n'ose voler devant la prestation de Suliane Brahim dans le rôle-titre et la performance de Jérémy Lopez, qui interprète Titus et Antiochus.

Magnifique et sinistre tic-tac des mots

Inutile de résumer *Bérénice* : il ne s'y passe rien. Comme dans toutes les tragédies raciniennes, tout est déjà joué avant que le spectateur éteigne son téléphone portable. Il s'agit de la soumission douloureuse d'un homme à la raison d'État. Ne nous reste plus qu'à écouter le magnifique et sinistre tic-tac des mots jusqu'à l'explosion finale. Le décor n'est pas là pour se montrer. Il a été pensé pour servir le texte. Tout en délicatesse tel un jardin ou un intérieur japonais. On devine des feuillages, des gouttes de pluie surgies d'orage silencieux projetés au

fond de la scène. Seul un objet intrigue l'œil : une sorte de pierre (précieuse?) hypnotique, massive, sculptée, comme suspendue dans l'espace.

Le grand art de Guy Cassiers ? Son travail sur le son. Dès l'entrée d'Antiochus, la voix de Jérémy Lopez vous aspire. L'acteur est « microté » et nous entendons sa respiration comme si nous étions munis d'un stéthoscope. Autant dire que nous sommes au cœur du sujet. Jérémy Lopez change de rôle sans rupture. Antiochus porte un cache-poussière quand Titus ne porte qu'une veste. Il excelle dans les deux rôles, il impressionne, toujours sur la ligne de crête, et le spectateur ne perd jamais l'identité de l'un ou de l'autre.

Que dire de Suliane Brahim, qui est tout simplement au-delà de l'éloge ? Lorsqu'elle apparaît dans sa robe blanche asymétrique, la comédienne bouleverse. Sa voix est un archet qui glisse sur les cordes de la violoncelle Racine. Il faut l'entendre dire : « *Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous, Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ! / Que le jour recommence et que le jour finisse / Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice (...)* » Et il faut aussi entendre le dernier mot d'Antiochus, cet « *Hélas !* » qui vous tire les larmes.

La clarté tombe de l'air ou du ciel, les alexandrins sont des flocons. Et, au Vieux-Colombier, tous les spectateurs ont épousé cette remarquable *Bérénice*. ■

« *Bérénice* », jusqu'au 11 mai au Théâtre du Vieux Colombier, Paris (6^e).



CHRONIQUE

LA SEMAINE CULTURELLE DE CLAIRE CHAZAL

P

Deux grands classiques, aujourd'hui, sur les scènes parisiennes. D'abord, un monument de la danse contemporaine, le Suédois Mats Ek, devenu en cinquante ans un créateur incontournable, une icône. Il a aujourd'hui 80 ans, a beaucoup dansé et chorégraphié avec sa compagne, Ana Laguna. Et s'est vu confier, il y a bien longtemps maintenant, des pièces par l'Opéra de Paris. On se souvient de sa célèbre relecture de *Giselle*, en 1993. Les meilleures étoiles ne s'y sont pas trompées. Voici que Mats Ek est de retour avec le plus bouleversant des ballets : *Appartement*. Créé en 2000, il n'a rien perdu de son humanité... ni de sa virtuosité. Le plateau recouvre la fosse d'orchestre, et les solistes d'aujourd'hui, tous aussi brillants que leurs aînés, se propulsent avec une énergie folle, jusqu'à presque toucher les spectateurs. Et puis, des duos apaisés se forment, et nous pénétrons dans un lieu de vie quotidien, le nôtre, où les êtres humains se cherchent, communiquent comme ils peuvent, assument leur solitude devant un poste de télévision ou se lancent dans de cocasses scènes de ménage. La banalité de nos existences est ici incarnée avec ce qu'il faut d'ironie et d'émotion. La musique du Fleshquartet ajoute

tendresse et mélancolie à l'ensemble, les interprètes, encouragés par Mats Ek lui-même, sont heureux et leur sincérité et leur bonheur de danser nous touchent au cœur. C'est dans la petite salle, chargée d'histoire, du Vieux-Colombier, que cinq acteurs de la Comédie-Française se sont installés pour nous proposer leur version de *Bérénice*. Ils sont tous parfaits, rendant sa limpidité et sa fluidité à la poésie de Racine. Suliane Brahim, merveilleuse dans le rôle-titre, ne déclame jamais, elle est droite, frémissante mais calme. Son personnage ne faiblit pas dans son amour pour Titus... jusqu'au bout. L'empereur, lui, est plus louvoyant et va finalement s'en remettre à la raison d'État pour se séparer de celle qu'il aime mais qu'il ne peut épouser car elle est une princesse étrangère que Rome ne peut accepter. « Je l'aime et je le fuis ; Titus m'aime, il me quitte. » C'est sublime en si peu de mots. Jérémy Lopez incarne le maître, parvenant aussi à camper dans le même temps Antiochus, son rival, amoureux de Bérénice. Deux héros antagoniques et épris de la même femme, pour un seul comédien. Le metteur en scène flamand Guy Cassiers, qui avait déjà monté *Les Démons*, de Dostoïevski, salle Richelieu, a choisi avec une certaine audace cet artifice de jeu. Son décor, sombre et beau, et une polyphonie sonore et lumineuse ajoutent une grande densité à la tragédie. « Personne ne meurt, mais les protagonistes continuent de vivre comme s'ils étaient morts », explique-t-il. Avant de conclure : « C'est la déroute de l'amour. » ■



CHRONIQUE

P

Deux grands classiques, aujourd'hui, sur les scènes parisiennes. D'abord, un monument de la danse contemporaine, le Suédois Mats Ek, devenu en cinquante ans un créateur incontournable, une icône. Il a aujourd'hui 80 ans, a beaucoup dansé et chorégraphié avec sa compagne, Ana Laguna. Et s'est vu confier, il y a bien longtemps maintenant, des pièces par l'Opéra de Paris. On se souvient de sa célèbre relecture de *Giselle*, en 1993. Les meilleures étoiles ne s'y sont pas trompées. Voici que Mats Ek est de retour avec le plus bouleversant des ballets : *Appartement*. Créé en 2000, il n'a rien perdu de son humanité... ni de sa virtuosité. Le plateau recouvre la fosse d'orchestre, et les solistes d'aujourd'hui, tous aussi brillants que leurs aînés, se propulsent avec une énergie folle, jusqu'à presque toucher les spectateurs. Et puis, des duos apaisés se forment, et nous pénétrons dans un lieu de vie quotidien, le nôtre, où les êtres humains se cherchent, communiquent comme ils peuvent, assument leur solitude devant un poste de télévision ou se lancent dans de cocasses scènes de ménage. La banalité de nos existences est ici incarnée avec ce qu'il faut d'ironie et d'émotion. La musique du Fleshquartet ajoute tendresse et mélancolie à l'ensemble, les interprètes, encouragés par Mats Ek lui-même, sont heureux et leur sincérité et leur bonheur de danser nous touchent au cœur. C'est dans la petite salle, chargée d'histoire, du Vieux-Colombier, que cinq acteurs de la Comédie-Française se sont installés pour nous proposer leur version de *Bérénice*. Ils sont tous parfaits, rendant sa limpidité et sa fluidité à la poésie de Racine. Suliane Brahim, merveilleuse dans le rôle-titre, ne déclame jamais, elle est droite, frémissante mais calme. Son personnage ne faiblit pas dans son amour pour Titus... jusqu'au bout. L'empereur, lui,

est plus louvoyant et va finalement s'en remettre à la raison d'État pour se séparer de celle qu'il aime mais qu'il ne peut épouser car elle est une princesse étrangère que Rome ne peut accepter. « Je l'aime et je le fuis ; Titus m'aime, il me quitte. » C'est sublime en si peu de mots. Jérémy Lopez incarne le maître, parvenant aussi à camper dans le même temps Antiochus, son rival, amoureux de Bérénice. Deux héros antagoniques et épris de la même femme, pour un seul comédien. Le metteur en scène flamand Guy Cassiers, qui avait déjà monté *Les Démons*, de Dostoïevski, salle Richelieu, a choisi avec une certaine audace cet artifice de jeu. Son décor, sombre et beau, et une polyphonie sonore et lumineuse ajoutent une grande densité à la tragédie. « Personne ne meurt, mais les protagonistes continuent de vivre comme s'ils étaient morts », explique-t-il. Avant de conclure : « C'est la déroute de l'amour. » ■



PHOTO © FRANÇOIS FOLANTIS



CULTURE

JÉRÉMY LOPEZ ET
SULIANE BRAHIM.



THEÂTRE
 LA PASSION
 BÉRÉNICE

PAR ANNA NOBILI

Dans son « Bérénice » porté par Isabelle Huppert, le metteur en scène Romeo Castellucci se concentrait sur la reine de Palestine. Guy Cas-siers, lui, remet en lumière les héros masculins, Titus et Antiochus, en les faisant interpréter par un seul comédien : riche idée, qui illustre leurs contradictions intérieures et montre un même tourment – l’amour empêché pour Bérénice. Le merveilleux Jérémy Lopez passe de l’un à l’autre avec fluidité, comme Suliane Brahim incarne une magnifique souveraine, amante douloureuse à la fièvre maîtrisée. Les alexandrins de Racine se déploient, limpides, dans un écrin glacé de béton brut et de parois de verre, où se projettent des images tantôt figuratives, tantôt abstraites. Au centre, une étrange statue aux allures de buste abîmé. Un espace mental plus que physique qui saisit sans embraser.
 « BÉRÉNICE », de Racine (1h50), jusqu’au 11 mai.

Théâtre du Vieux-Colombier, Paris-6^e, puis en tournée.



「ペレニス」 Photo: Christophe Reynaud de Lage / Coll.Comédie-Française

ラシーヌ

「ペレニス」

(ヴュー・コロンビエ座、5月3日)
(照明：フランク・アルティ)

ヴュー・コロンビエ座でラシーヌの「ペレニス」が上演された。アンリエット・ダングルテール(ルイ14世の弟であるオルレアン公爵の夫人)がラシーヌに執筆を勧め、1670年にブルゴーニュ座で初演された。アンリエットは公爵夫人でありながら、太陽王と秘めた情熱を交わしていた。太陽王は「ペレニス」をこよなく愛したという。

悲劇の軸は相愛の仲であるパルステイナ女王ペレニスとティチウス、それに彼女を密かに愛し続けてきたコマジェヌ王のアンティオキスの三角関係である。父の死により皇帝の座に就いたティチウスはローマ帝国の掟により外国人を娶ることができな

いたために、二人は別れることになる。

「創造とはゼロから何かを作ることだ」と

ラシーヌは序文で述べているが、筋は単純そのもので、これと言った事件は一切起こらない。しかし、純粋な心理劇でありながら、情念のぶつかり合いは苛烈なのが作品の特徴だ。

アントウェルペン美術アカデミーで学んだギ・カシエ(1960年生まれ)はマルチメディアを使用した聴覚と視覚を重ねた演出手法のパイオニアとして知られる。2000年代から10年以上にわたり欧州演劇に新風を巻き起こした。2021年9月にコメディ・フランセーズで上演されたドストエフスキーを原作とした「悪霊」はパリの演劇界で大きな話題を呼んだ。(JPL82号14ページをご覧ください)

劇場プログラムに掲載されたインタビューでカシエはロラン・バルトの「ラシーヌ論」に基づいて演出を組み立てたと明かしている。バルトによれば、「ペレニスはティチウスを欲しているが、ティチウスは慣れからペレニスに結ばれている。」「ペレニス」はヒロインが犠牲となる悲劇ではなく、ティチウスが自分では受け止められないペレニスとの離縁の劇だという。

バルトの分析はいつもながら明快だが、その解釈によって作品本来の魅力は雲散霧消してしまう可能性が大きい。ジュール・

ベルヌの「海底二万里」を未来冒険小説ではなく、19世紀ブルジョワの閉塞された世界ととらえたのと同工異曲で、新解釈の切れ味は鮮やかだが、対象となった作品の生命は失われてしまう。

このドラマツルギーに従い、カシエは男性の登場人物四人を二人の俳優に演じさせた。皇帝ティチウスとアンティオキス王にジェレミー・ロペーズ、その二人の腹心ポーランとアルザスにアレクサンドル・パヴロフが扮したのである。俳優たちは二役を演じ分けようとしたが、ヒロインを巡ってライバル関係にある皇帝と王が同時に登場する場面では違和感は免れなかった。

抽象的な舞台空間は魅力的だった。外部からの光の入らない控えの間では登場人物の妄想は膨らんでいく。皇帝の部屋とヒロインの部屋にある小部屋(キャビネット)をカシエは人物の精神世界として扱った。昼間の光が次第に夜に変わることにより、人物たちが次第に自分の置かれている状態が見えなくなっていくことを象徴させた。舞台中央に置かれた女性の彫像も謎めいていて、ペレニスの心情に類似しているような印象を与えた。

実にさまざまな工夫を凝らした演出だが、バルトによる解釈とした起点としたため

に、今まで見た舞台で感じたように胸を締め付けられることはなかった。

いまだに記憶に鮮やかに残っているのは四人の主要な俳優たちの演技だった。中でも気丈そのものでありながら、ヒステリックな面は一切なく、官能と優雅が一体となったスリアヌ・ブライムは理想的なペレニスだった。不安と希望に揺れながらも、常に湧き上がってくる凄絶な愛情には抗し難い魔力があった。

皇帝を操るポーランと王の幸福を切望するアルザスという対照的な腹心を演じ分けたアレクサンドル・パヴロフ、女主人の不幸が免れないことを見抜きながら最後まで献身を貫くフェヌシーの寂寥を感じさせたクロチルド・ドゥ・ベゼの脇役二人も説得力のある演技を見せてくれた。

三光 洋

1986年渡仏・パリ在住。音楽、演劇ジャーナリスト。「ダンス・キューブ」(チャコット)、「音楽の友」などに寄稿。



CRITIQUE WEB

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE

DANSE

JAZZ/MUSIQUES

CLASSIQUE/OPÉRA

AVIGNON EN SCÈNES

HORS-SÉRIES

FOCUS

ARCHIVES

AGENDA



LE CABINET DE L'ÉTRANGE

Musée d'Orsay | Les 15-16 mai 2025, 20:00 | Réservation musee-orsay.fr

THÉÂTRE - CRITIQUE

Guy Cassiers s'empare avec une grande élégance du « Bérénice » de Racine



THÉÂTRE DU VIEUX-COLOMBIER
/ TEXTE DE RACINE / MISE EN
SCÈNE DE GUY CASSIERS

Publié le 29 mars 2025 - N° 331

PARTAGER SUR

- FACEBOOK
- TWITTER
- LINKEDIN
- MAIL

Pour sa deuxième mise en scène à la Comédie-Française, Guy Cassiers s'empare avec une grande élégance du *Bérénice* de Racine. En confiant les rôles centraux de Titus et Antiochus au seul Jérémy Lopez et ceux de Paulin et Arsace à Alexandre Pavloff, il active subtilement la capacité de cette tragédie à interroger les notions d'engagement et de responsabilité.

Si le metteur en scène flamand Guy Cassiers revient régulièrement à ses classiques, c'est le plus souvent sous la forme d'adaptations qu'il réalise lui-même; tels *Les Démons*, *Oneguïn*, ou *L'Homme sans qualités*. Le *Bérénice* qu'il met aujourd'hui en scène à la Comédie-Française est en cela singulier dans son parcours. Du premier acte de la tragédie, où le roi de Commagène Antiochus avoue son amour à la reine de Palestine Bérénice alors que celle-ci se pense sur le point d'épouser Titus tout juste devenu empereur de Rome, jusqu'au cinquième et dernier acte où les trois protagonistes principaux se séparent à jamais, pas un mot de la pièce créée par Racine en 1670 ne manque au Théâtre du Vieux-Colombier. Guy Cassiers n'en renonce pas pour autant à son goût d'aller au classique par le contemporain. Cette inclination prend ici une forme particulièrement subtile, en ce qu'elle procède entièrement de la double contrainte que le metteur en scène a choisi d'accepter : celle de l'institution théâtrale française et de l'alexandrin. C'est à la fois à partir des interstices de la pièce de Racine et de sa distribution que Guy Cassiers ancre sa lecture de la célèbre pièce. En intervenant ainsi dans *Bérénice*, c'est à une profonde revitalisation qu'il opère. La scénographie de Guy Cassiers et Bram Delafonteyne, qui ici comme dans toutes les créations du Flamand signe aussi la réalisation vidéo, place d'emblée cette *Bérénice* dans une étrangeté qui sollicite l'imaginaire et l'interprétation.

Un triangle remanié

Qu'il maîtrise ou non son Racine, le spectateur ne peut que s'interroger sur la nature et la raison d'être de l'étrange objet blanc juché sur un présentoir en métal comme on en trouve dans les musées. Placée au centre du plateau composé de formes géométriques en partie modulables, cette forme peut être vue comme un symbole de la rencontre, du syncrétisme entre passé et présent auquel se livrent Guy Cassiers et les comédiens du Français. Il y a là une revendication de l'arbitraire des signes théâtraux, qui est aussi à l'œuvre dans le choix dramaturgique principal du spectacle : le refus de l'équivalence habituelle entre rôle et acteur. En confiant les rôles de Titus et d'Antiochus à Jérémy Lopez et ceux d'Arsace et Paulin à Alexandre Pavloff, tandis que l'excellente Souliane Brahim incarne Bérénice et Clothilde de Bayer sa confidente, Cassiers fait grincer les mécanismes de la tragédie classique en général. Et en particulier, il questionne les relations que met en jeu *Bérénice*. En procédant à une fusion progressive entre Titus et Antiochus d'une part et de l'autre entre les deux confidentes de ces deux figures, les comédiens procèdent à une reconfiguration du triangle central de la pièce. Celui-ci n'est en effet en l'état plus tant mu par les principes de l'amour que par ceux du pouvoir. En cela, comme il le revendique très volontiers, Guy Cassiers s'inspire de la lecture que fait Roland Barthes dans son essai *Sur Racine*. Nourri par un jeu constant avec les conventions théâtrales, et par les formidables créations vidéo et son (Jeroen Kenens aux manettes) qui font de chaque passage d'un acte à l'autre des sortes d'orages de plus en plus intenses et psychédéliques, le triangle de ce *Bérénice* touche aux notions d'engagement et de responsabilité. En cela, ce spectacle est un riche et élégant miroir de nos sociétés actuelles, où ces valeurs sont loin de briller.

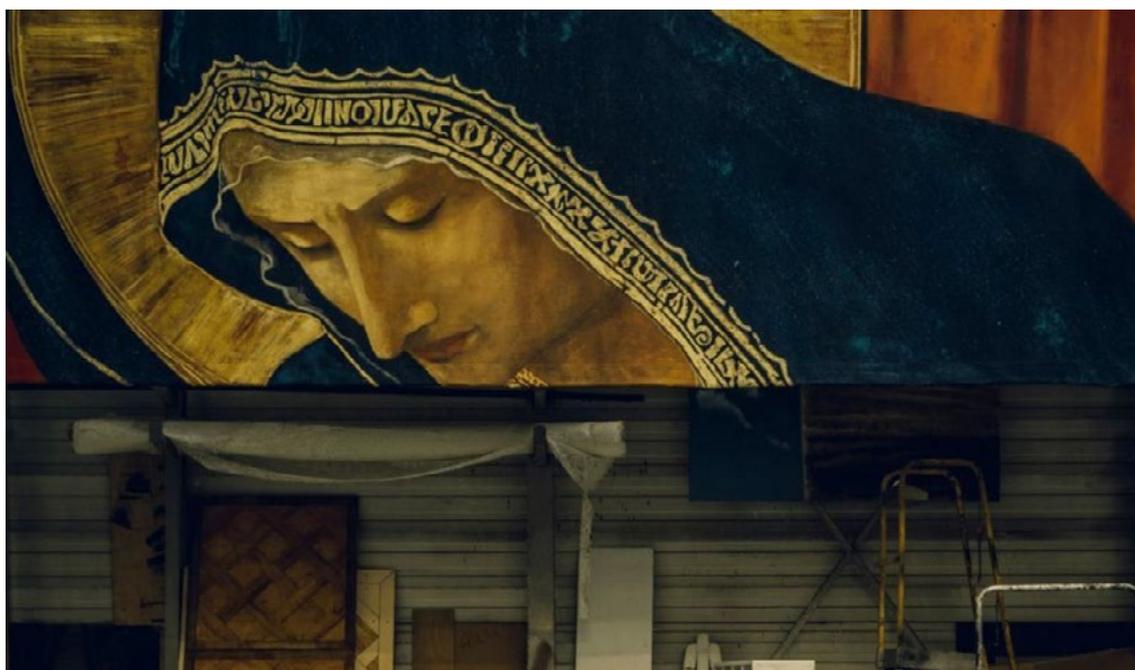
Anaïs Heluin



LES PLUS LUS

-  CLASSIQUE / OPÉRA - ENTRETEN / ANNA DUCZMAL-MRÓZ
La cheffe Anna Duczmal-Mröz, ambassadrice de la musique polonaise 1
-  THÉÂTRE - ENTRETEN
« Que d'espoir ! Cabaret théâtral » : Valérie Lesort met son univers visuel au service des cabarets théâtraux du dramaturge israélien Hanokh Levin 2
-  CLASSIQUE / OPÉRA - AGENDA
« D.I.V.A. opus 2 » de Manon Savary, spectacle survolté 3
-  CLASSIQUE / OPÉRA - AGENDA
Ayane Kawamura propose un florilège de compositeurs japonais passés 4
-  DANSE CONTEMPORAINE - GROS PLAN
Le Ballet du Grand Théâtre de Genève en deux programmes 5

Bérénice de Jean Racine, mise en scène de Guy Cassiers, au Théâtre du Vieux-Colombier.



Crédit photo: coll. [Comédie-Française](#).

Bérénice de Jean Racine, mise en scène de Guy Cassiers, scénographie Guy Cassiers, Bram Delafonteyne, c ostumes Anna Rizza, lumières Frank Hardy, vidéo Bram Delafonteyne, Frederik Jassogne , musique originale et son, assistanat à la mise en scène Robin Ormond, a ssistanat au son

Samuel Robineau de l'académie de la Comédie-Française. Avec

Alexandre Pavlov, Clotilde de Bayser, Suliane Brahim, Jérémy Lopez, Pierre-Victor Cabrol.

Pour Roland Barthes (Sur Racine), Bérénice aime davantage Titus, lié à elle par l'habitude. Puissante, Bérénice tuerait Titus; amoureux, Titus aimerait Bérénice: « leur survie à tous deux est telle une panne, le signe d'une expérience tragique qui échoue. » Soit une vision pessimiste de l'amour et de la femme moins aimée. En échange, restent intenses les liens d'amitié et de complicité entre les grands de ce monde, même rivaux, Titus et Antiochus, avec chacun leur confident, Paulin et Arsace. Et maîtres et conseillers se tiennent la main, comme signant un acte physique d'engagement vers la reconnaissance virile de l'héroïsme, la glorification de soi, l'impérialisme.

Bérénice relève de l'histoire romaine et orientale action sans violence dont le dénouement se libère de la passion. La pièce reste une tragédie: « un personnel de princes et de rois fait son malheur en discours réglés. » Le personnage le plus dépendant est le titre éponyme. Et Titus, nouvellement nommé empereur de Rome à la mort de son père, congédie la femme qu'il aime, puis fait un effort douloureux sur lui-même jusqu'à l'héroïsme final.

Bérénice consiste au renvoi de l'amante dicté par la tradition romaine qui n'accepterait pas pour épouse du nouvel empereur une reine étrangère. L'action retrace les souffrances que cette nécessité entraîne: « tout l'art de Racine, ici, est dans le suspens, dans le retard, dans l'attente de l'aveu et de l'adieu ». (Richard Parish, préface de *Bérénice* de Racine, folio théâtre, 1994)

Quant au metteur en scène flamand Guy Cassiers dont l'invention artistique la vidéo, le son et la lumière s'allie à la rigueur verbale et à l'incarnation symbolique des personnages *Les Démons* (2021) avec la troupe de la Comédie française en a témoigné -, il souligne ici l'absence de prise de responsabilité, une problématique de nos sociétés. Racine met en scène des êtres centrés sur eux-mêmes, coupés de la cité imaginée, soit la représentation d'une vision cauchemardesque du monde, selon le créateur.

Et dans la mise en scène intense, la distribution s'en tient à quatre acteurs: les rôles de Titus et d'Antiochus sont interprétés par Jérémie Lopez, et les rôles de leur confident respectif par Alexandre Pavloff. Celui-ci, calculateur empressé, se fait grand manipulateur de prince et de roi, influent et dangereux. Le confident racinien est lié au héros par un lien féodal de *dévotion* : c'est lui qui assume la trivialité du conflit à travers un langage *domestique* qui s'oppose à l'idéal rigide du héros. Le confident pousse son maître retranché en lui-même à s'exprimer: *fuir, attendre et vivre, des conseils pragmatiques*. Alexandre Pavloff interprète avec plaisir un conseiller machiavélique pour Titus, un autre plus équanime et paisible pour Antiochus.

La conduite du héros passe par le langage immédiat et le mouvement dont la bouche, les front, les yeux seraient les signes expressifs de l'âme. Bérénice dit: « J'attendais, pour vous croire, / Que cette bouche, après mille serments / D'un amour qui devait unir tous nos moments, / Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle, / M'ordonnât elle-même une absence éternelle. »(*B. IV, 5*)

Bérénice, la femme, fraie non pas avec les passions romaines mais avec celles profondes de l'âme qu'elle formule le don de soi à l'Autre aimé, autre soi-même, que l'empereur considère tel un adversaire, puisque lui seul est le maître. Phénice, la confidente de la Reine de Palestine, partage la douleur de celle-ci, proche, la touchant, la retenant, l'accompagnant, lui lavant les pieds. Clotilde de Bayser dans le rôle est attentive, à l'écoute, dévouée entièrement.

Et Jérémie Lopez pour Titus et Antiochus joue, splendide, les deux puissants opposés: incertain, in-tranquille, dubitatif, et n'osant s'engager vraiment pour le premier, même s'il s'amuse par ailleurs du rythme assuré d'une parole bien frappée, longtemps intériorisée. Quand au second, l'acteur le « fait » sincère amoureux, attaché tendrement à l'amante qui ne daigne le voir qu'en ami fidèle vraie douleur incarnée avec pudeur qui passe de la scène à la salle.

Quant à l'amante éplorée, Suliane Brahim ne tient-elle pas le flambeau de la femme libre qui ose aimer sans en demander la permission -, elle incarne une grande figure aimante de la littérature la poésie en alexandrins. Avec Jérémie Lopez à ses côtés la vision renouvelée des amants éternels de Vérone d'un *Roméo et Juliette* inoubliable -, elle consent, dans la belle assurance intime d'un amour éprouvé, à la force admirable du sentiment.

Du 26 mars au 11 mai 2025, mardi 19h, du mercredi au samedi 20h30, dimanche 15h, relâches exceptionnelles le 19 et 20 avril, au **Théâtre du Vieux-Colombier**, 21, rue du Vieux-Colombier 75006 Paris. Tél : 01 44 58 15 15, comedie-francaise.fr Les 14 et 15 mai, à la **MAC Maison des Arts de Créteil**. Le 20 mai **L'ONDE Théâtre Centre d'art Vélizy-Villacoublay**. Le 12 juin, **Théâtre National de Budapest Festival MITEM (Hongrie)**.



À la Comédie-Française, Guy Cassiers pousse « Bérénice » dans ses retranchements



Photo Christophe Raynaud de Lage / Coll. Comédie-Française

Malgré la performance de Jérémy Lopez, la version du chef-d'œuvre de Racine livrée au Vieux-Colombier par le metteur en scène flamand tend à perdre en rigueur et en grandeur d'âme ce qu'elle gagne en humanité.

Aux spectatrices et spectateurs les plus aguerris, ou simplement fidèles de la Comédie-Française, il ne faudra pas longtemps pour reconnaître la patte de Guy Cassiers. Avant même que la première tirade de *Bérénice* – « *Arrêtons un moment. La pompe de ces lieux, / Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux* » – n'ait retenti, quelques secondes suffisent pour discerner son univers artistique et esthétique si singulier, structuré par cet écran installé en fond de scène qu'on croirait tout droit sorti des *Démons* de Dostoïevski, qu'il avait adapté il y a un peu plus de trois ans sous les ors de la salle Richelieu. Avec son alliage de (faux) marbre et de néons symbolisant l'encadrement des portes à cour et à jardin, de blocs solidement chevillés au sol et de cloisons amovibles qui dissimulent autant qu'elles révèlent, **ce décor froid et sophistiqué transforme le cabinet situé entre l'appartement de Titus et celui de Bérénice en lieu éternel, capable de condenser toutes les époques – l'Antiquité romaine, la Renaissance racinienne, la période contemporaine – en une, indéterminée**. Par cet élégant geste scénographique, qui joue avec la double détente temporelle propre à toute représentation moderne du chef-d'oeuvre de Racine – entre les figures antiques et le dramaturge, puis entre son temps d'écriture et nous –, Guy Cassiers rend le trio amoureux qu'il s'apprête à activer le plus universel possible. Mieux, il fait du cabinet d'origine un espace mental où, comme il le dit lui-même, « *les paroles semblent être adressées à soi-même, comme si chaque protagoniste, à la recherche de son identité, cherchait à se convaincre personnellement, à se situer dans son rapport au pouvoir et à ses désirs avec les doutes qui l'habitent* ».

Présents « *depuis des années* », selon la vision du metteur en scène flamand, ces « *doutes* » se trouvent renforcés, et aiguisés, par la nouvelle donne politique : **à la suite de la mort de son père, Titus, jusqu'ici libre et fougueux, vient de prendre les commandes de l'Empire, et sent le poids de la raison d'État lui tomber subitement sur les épaules**. Alors qu'il avait promis à la reine de Palestine, Bérénice, de l'épouser, le maître de Rome doit encaisser le refus catégorique du Sénat, qui voit d'un très mauvais oeil la perspective d'un hymen entre un dirigeant romain et une monarque étrangère. Profondément heurté par la situation, Titus n'en a pas moins les pieds et poings liés, et n'a d'autre choix, pour espérer conserver sa mainmise politique, et en dépit de son amour, que de répudier sa promesse. Incapable de lui dire les yeux dans les yeux, l'homme fait preuve d'une froideur brutale que Bérénice relie, par erreur, à la soudaine confession d'Antiochus : amoureux secret de la reine de Palestine depuis des années, le fidèle ami de Titus vient de se déclarer, suscitant le courroux de Bérénice qui y voit, avant tout, la trahison d'une amitié. Bafoué, éreinté, prêt à mettre les voiles, le prétendant ne tarde pas à se voir confier, par une cruelle ironie du sort, une étrange mission par le nouvel empereur au courage tout relatif : annoncer à Bérénice qu'il la quitte, au risque de voir son monde intérieur s'effondrer.

À ces figures – théâtre racinien oblige –, Guy Cassiers entend, avant toute chose, donner forme humaine afin de rendre le plus palpable possible les tourments qui les étreignent toutes et tous dans un même élan. En parallèle, il semble faire de la lisibilité, voire de la transparence, des émotions, des sentiments et des forces extérieures en présence l'une des conditions sine qua non de sa mise en scène, histoire, sans doute, de ne pas risquer de perdre des spectatrices et des spectateurs dans les méandres de ce chef-d'oeuvre classique. **Si ces intentions sont louables, et justes sur le papier, elles supposent l'utilisation de leviers qui, à chaque fois, poussent le curseur un peu trop loin**. Tandis que le décor, une fois posé, ne gagne pas suffisamment en organicité pour devenir véritablement efficient, la volonté de rendre la langue racinienne la plus naturelle possible – en oubliant que l'alexandrin, lorsqu'il est correctement maîtrisé, impose un rythme qui s'avère déjà le plus proche du langage parlé – sacrifie une large partie de sa musicalité intrinsèque et, ce faisant, de sa beauté et de sa magnificence. À l'avenant, la direction d'actrices et d'acteurs, tout comme le recours à la musique et aux sons composés par **Jeroen Kenens**, souligne, voire surligne, les intentions de chacun des personnages, nimbés dans un surplus de théâtralité qui se révèle très rapidement contre-productive. Résultat : ce que Bérénice, Titus et Antiochus gagnent en humanité, ils tendent à le perdre en grandeur d'âme ; et ce que le texte gagne en lisibilité et en proximité, il tend à le perdre en rigueur et en mystère.

Ce constat est d'autant plus regrettable que les comédiens-français avaient sans aucun doute, au vu du talent qu'on leur connaît, toutes les cartes en main pour faire briller, sans en forcer le trait, ce joyau classique. À l'épreuve du plateau, **Jérémy Lopez** apporte d'ailleurs du crédit à cette hypothèse. Malgré la volonté de Guy Cassiers de lui faire endosser les rôles de Titus et d'Antiochus – une idée intellectuellement séduisante dans sa façon de réunir les deux faces d'un même symbole, mais plus hasardeuse dans son exécution, notamment lorsque les deux personnages dialoguent ensemble avec, d'un côté, un Jérémy Lopez de chair et d'os et, de l'autre, un figurant qui agite les bras au rythme de la voix pré-enregistrée de l'acteur –, le comédien s'avère convaincant, et parfois même bouleversant, tout particulièrement dans la dernière scène de la pièce où, à genoux, au bord de la scène, tel un précipice, Antiochus comprend que le destin de son sentiment amoureux est définitivement scellé. En regard de cette performance, ses camarades de jeu apparaissent plus à la peine : **Clotilde de Bayser** n'offre jamais suffisamment de consistance au personnage de Phénice ; **Alexandre Pavloff** ne cesse de cabotiner sous les traits de Paulin et d'Arsace qu'il incarne en parallèle ; et **Suliane Brahim** donne de Bérénice une image de reine (un peu trop) instable, (un peu trop) naïve et (un peu trop) soumise. Preuve, là encore, qu'au théâtre comme ailleurs, il est avant tout question de juste dosage.

Bérénice

de Jean Racine

Mise en scène Guy Cassiers

Avec Alexandre Pavloff, Clotilde de Bayser, Suliane Brahim, Jérémy Lopez, Pierre-Victor Cabrol

Scénographie Guy Cassiers, Bram Delafonteyne

Costumes Anna Rizza

Lumières Frank Hardy

Vidéo Bram Delafonteyne, Frederik Jassogne

Musique originale et son Jeroen Kenens

Assistanat à la mise en scène Robin Ormond

Assistanat au son Samuel Robineau de l'académie de la Comédie-Française

Réalisation du décor Le Grand T, théâtre de Loire-Atlantique

Avec le généreux soutien d'Aline Foriel-Destezet, grande ambassadrice de la création artistique

Avec le mécénat de l'entreprise Essayons de simplifier

Durée : 1h50

Comédie-Française, Théâtre du Vieux-Colombier, Paris

du 26 mars au 11 mai 2025

Maison des Arts de Créteil

les 14 et 15 mai

L'Onde Théâtre Centre d'Art, Vélizy-Villacoublay

le 20 mai

Théâtre national de Budapest (Hongrie), dans le cadre du festival Mitem

le 12 juin

Bérénice, de Jean Racine, mise en scène de Guy Cassiers, à la Comédie-Française, Théâtre du Vieux-Colombier, Paris



© Christophe Raynaud de Lage

N'importe quel espace vide peut faire théâtre, quelqu'un le traverse, pendant que quelqu'un d'autre l'observe, ça suffit. Au Vieux-Colombier dans le clair-obscur d'une lumière diffuse, les colonnades géantes veinées de bleu parlent, racontent, une cathédrale brutaliste simple, droite, géométrique, abstraite. Une sorte de verrière encadre des panneaux nus, avec au centre un monolithe mystérieux à la minéralité phosphorescente, symbole du pouvoir ? Tombe ? Totem ? « *La vie*, disait Francis Ponge, *est un coeur de pierre* ». Dans ce temple entre deux mondes apparaît une femme entre deux amants, Titus et Antiochus (joué par Jérémie Lopez) qui n'en font qu'un chez Guy Cassiers « *Cent fois, dit Bérénice, je me suis fait une douceur extrême / d'entretenir Titus dans un autre lui-même* ». La fusion d'Arsace et de Paulin, les confidents, joués par Alexandre Pavloff, accentue l'ambivalence des personnages masculins, oscillant entre amour et pouvoir, douceur et cruauté. **Bérénice** n'est plus une adolescente, c'est une femme amoureuse, claire dans son désir. Titus se cherche encore et reste immature, il ira jusqu'à confirmer qu'il ne l'épousera pas, tout en la suppliant de demeurer à son côté ! La rencontre avec l'autre n'est-elle que rencontre avec soi-même selon Guy Cassiers ? Plus héroïque que son amant, Bérénice lui annoncera son départ et séchera ses larmes. Hors champ la rue romaine gronde, saigne des larmes de pluie qui coulent de la véranda dépolie.

Les volumes contribuent à créer des espaces entre ombre et lumière, générant un environnement changeant. Dans cette tragédie de la parole où les personnages ne meurent pas, passant leur temps à soliloquer, les angles droits et les lignes soulignent la difficulté du toucher pour des corps debout et par instants cisailés. Loin du Titus sculptural de Richard Fontana, Jérémie Lopez (remarquable), chaloupe, s'agite puis s'apaise, ferme dans sa résolution, puis murmure, épuisé à la fin quand Antiochus et Titus fusionnent, un homme est à genoux, vaincu; sa vie, il le sait, ne sera plus qu'un champ de ruines.

Des pinceaux de lumière dessinent les profils, une heure quarante cinq pour se dire adieu. Vêtue d'une tunique moulante et aérienne, Suliane Brahim apparaît telle une reine orientale, une Cléopâtre sans ors ni apparat, une exilée par amour, captivante, confiante, elle frémit, on retient son souffle. Alexandre Pavloff, loin de jouer les utilités est un confident deux en un très incarné, manipulateur, machiavélique, politique jusqu'au bout des ongles.

Dehors c'est dedans, les décors sont en soi la scénographie avec ces hauts murs où s'inscrivent des traces du monde et ces panneaux coulissants qui glissent. Guy Cassiers compose sa mise en scène en plasticien, les couleurs, les matières, les sons (un peu bruyants par moment) interagissent avec les acteurs, il ralentit ou accélère leurs pas au rythme de la musique racinienne. Un moment d'intimité, de grâce, sans enflure, simple et clair, parfaitement interprété, cette **Bérénice** capte des identités foudroyées par la rencontre, que la tragédie saisit dans leur chute, un requiem des coeurs et des corps tragiquement désunis.



© Christophe Raynaud de Lage

Bérénice de Jean Racine

Mise en scène : *Guy Cassiers*

Scénographie : *Guy Cassiers, Bram Delafonteyne*

Costumes : *Anna Rizza*

Lumières : *Frank Hardy*

Vidéo : *Bram Delafonteyne, Frederik Jassogne*

Musique et son : *Robin Ormond*

Avec : *Alexandre Pavlov, Clotilde de Bayser, Suliane Brahim, Jérémy Lopez, Pierre-Victor Cabrol*

Durée : 1h45

Jusqu'au 11 mai 2025

Mardi à 19h, du mercredi au samedi à 20h30, dimanche à 15h

Comédie-Française, Théâtre du Vieux-Colombier

21 rue du Vieux-Colombier

75006 Paris

Réservation : 01 44 39 87 00

<https://reserver.comedie-francaise.fr>

Tournée :

14 et 15 mai 2025, Maison des arts de Créteil

20 mai 2025, l'Onde Théâtre de Vélizy-Villacoublay

12 juin 2025, Théâtre national de Budapest (Hongrie)

La « Bérénice » ardente et synthétique de Guy Cassiers au Vieux-Colombier



@Christophe_Raynaud_de_Lage

Comment parler d'amour alors qu'on en doute ? Comment aimer alors qu'on est incapable de se donner à l'autre ? Jamais auteur n'a aussi bien fait éclore les voix de la conscience amoureuse que Racine, dont le metteur en scène Guy Cassiers monte « Bérénice » avec les acteurs de la Comédie Française. Un théâtre de l'âme, synthétique et concentré sur quatre comédiens dans une scénographie organique.

Titus et Antiochus, les deux faces d'un même homme



@Christophe_Raynaud_de_Lage

En offrant à l'excellent Jérémie Lopez la double casquette de Titus et d'Antiochus, et à Alexandre Pavlov les deux rôles des confidents de chacun, le Flamand Guy Cassiers, qui créa à la Comédie Française « Les Démons » de Dostoïevski en 2021, revisite littérairement le chef-d'oeuvre de Jean Racine. On connaissait cet artiste pour ses explorations de textes non dramatiques et d'opéras, présentés dans le monde entier, avec une maîtrise parfaite de la vidéo, du son et de l'innovation technique. Rien de filmique ici, bien que la perfection esthétique, un peu glacée, envahisse avec majesté l'espace scénique d'inspiration japonisante. Le décor est d'une folle élégance, comme en témoignent les parois coulissantes qui glissent le long des parois de béton huilé, les coursives en damier marbré de blanc, la fenêtre striée de petits carrés d'écrans où viennent s'imprimer des images virtuelles. Le cauchemar prend donc d'abord des allures de fantôme, nous sommes dans un palais impérial dont le faste, terni par le désespoir, se fondera progressivement dans des projections organiques, abstraites et envoûtantes et des lumières spectrales.

Trio amoureux impossible



@Christophe_Raynaud_de_Lage

« Titus, qui aimait passionnément Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de son empire. » écrivait Racine dans sa préface en 1671. Ce « malgré lui et malgré elle », si clairement exprimé par son auteur, pose parfaitement la contradiction dans laquelle vont se débattre, durant cinq actes, le nouvel empereur de Rome Titus, dont le père vient de mourir, et la reine de Palestine Bérénice, mutuellement amoureux. Titus va renvoyer Bérénice, qu'il prétend aimer, en raison de l'interdiction pour un souverain romain d'épouser une reine étrangère. Le Sénat est formel, lui rappelle son confident Paulin, effrayé de voir son protégé salir sa descendance avec une étrangère. Mais Titus est bien trop faible pour avouer à Bérénice sa rupture et délègue donc cette décision à son ami Antiochus, double inversé, qui lui aussi est amoureux depuis longtemps de la reine, et souffre en silence. Au moment de partir du palais, Antiochus est chargé de cette atroce révélation à Bérénice : Titus la répudie.

Indécision masculine



@Christophe_Raynaud_de_Lage

Jérémie Lopez apparaît donc comme Janus, un homme double et doté de deux visages, mais avant tout un homme souffrant. D'un côté Antiochus, vêtu d'un long manteau de tissu moiré, saisi d'une tristesse et d'une gravité déchirante, de l'autre Titus, sans le manteau, énergique et velléitaire, autoritaire et lâche. Quand ils sont tous deux sur scène, le comédien parle à un autre acteur dans la coulisse, avec sa propre voix enregistrée. Le défi est pertinent de faire porter au même acteur les contradictions, les indécisions des deux personnages masculins qui ne cessent de se parler à eux-mêmes. Comme si le langage, outil d'expression et de communication, ne produisait en fin de compte qu'un long monologue qui isole et protège les personnages des aléas du monde. L'exercice cependant, en dépit de la virtuosité de Jérémie Lopez, peut sembler s'avérer vain et peu clair à certains moments. D'autant qu'il généralise la gente masculine, peu capable de décisions courageuses.

Une reine esseulée



@Christophe_Raynaud_de_Lage

Toujours est-il que cette mise en scène a le mérite de servir le sens de l'histoire et de placer Bérénice, amoureuse éconduite, en porte-à faux-constant, dans l'entre-deux des antichambres et des couloirs que Suliane Brahim, royale et déterminée, frêle souveraine dans sa robe en drapé crème, parcourt dignement. Elle aussi, ballotée par les discours de Titus et les aveux d'Antiochus, se retrouve totalement égarée. Clotilde de Bayser, qui incarne sa confidente Phénice, dans une robe identique, la suit comme une ombre lumineuse, maternelle et gémellaire. Quant aux confidents masculins, Paulin le vindicatif et Arsace le conciliateur, sont joués par Alexandre Pavlov dans ce saisissant jeu de rôles, qui force l'attention du spectateur. D'ailleurs, le travail sophistiqué sur le son, le goutte à goutte musical qui égrène une atmosphère énigmatique, la sonorisation précise des comédiens, tout concourt à fixer la concentration des spectateurs qui assistent à un spectacle intense. La musique des alexandrins de Racine sonne parfaitement, et la puissance de son analyse, quant à la complexité de la relation amoureuse, mutuelle et libérée de toute entrave, s'avère une nouvelle fois prodigieuse. Dans l'espace scénique, une sculpture minérale vient se colorer et refléter, comme un cœur atteint, les aléas de ce déchirement passionnel comme un astre qui reflète nos émotions.

Accueil > Théâtre



THÉÂTRE

"Bérénice" L'esthétique du metteur en scène flamand Guy Cassiers offre au vers racinien l'éclat d'un diamant brut

Pour sa deuxième mise en scène à la Comédie-Française, après une adaptation des "Démons" de Dostoïevski salle Richelieu en 2022, Guy Cassiers s'empare avec maestria de cette tragédie de Racine. Sur le petit plateau du Vieux-Colombier, il resserre la distribution en confiant les rôles de Titus et Antiochus au seul Jérémy Lopez et ceux de leurs confidentes respectifs à Alexandre Pavloff. La psychologie des personnages n'en est que mieux servie.



© Christophe Raynaud de Lage.

Décidé à sacrifier l'union promise à la raison d'État ("*Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner*", Titus, Acte IV), Titus charge Antiochus d'annoncer la tragique nouvelle à Bérénice, n'ayant réussi à le faire lui-même. Celle-ci refuse de le croire. Après maints attermoissements, la raison d'État l'emporte de nouveau et, déchirés, les trois personnages décident de se séparer. Bérénice rentre chez elle et Antiochus rejoint ses terres. ("*Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers/De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse/Dont il puisse garder l'histoire douloureuse*", Bérénice, Acte V).

C'est un jeune auteur de 31 ans, déjà célèbre pour ses pièces "Andromaque" (1667) et "Britannicus" (1669), qui fait jouer "Bérénice" le 21 novembre 1670 à l'Hôtel de Bourgogne. Inspirée par les sentiments secrets qu'éprouvaient l'un pour l'autre le Roi-Soleil et sa belle-sœur Henriette d'Angleterre, épouse du duc d'Orléans, la pièce est contemporaine de la comédie héroïque de Pierre Corneille (1606-1684) sur le même sujet, "Tite et Bérénice", représentée au Théâtre du Palais Royal le 28 novembre 1670.

Mais la comparaison se fait au détriment de celle de Corneille. Que Louis XIV s'y soit identifié ou non, la "Bérénice" de Racine lui plaît. L'auteur a su préserver l'image idéalisée d'un Titus renonçant à l'amour pour obéir à la raison d'État, une image installée dans l'imaginaire collectif sous l'influence de l'historien Suétone : parce que Rome s'opposait à leur mariage, Titus dut renvoyer Bérénice chez elle, inuitus inuitam (malgré lui, malgré elle). Racine élève la liaison d'un Romain et de sa maîtresse au niveau d'un amour absolu et tragique.

Dans cette tragédie de la nécessité politique, l'action se réduit à sa plus simple expression pour faire la part belle aux sentiments, ce que la mise en scène de Guy Cassiers rend admirablement. L'artiste flamand a conçu une scénographie de toute beauté pour cette tragédie en cinq actes et en vers dans laquelle s'applique la règle des trois unités : une seule journée, un lieu unique (une antichambre située entre l'appartement de Titus et celui de Bérénice) et une seule intrigue.

Une structure géométrique avec marches et rebords en marbre, un écran en carreaux de verre translucides en fond de scène, sur lequel sont projetées des vidéos, de grands panneaux coulissants, telles des cloisons japonaises, deux néons verticaux de chaque côté de la scène et une sculpture contemporaine suspendue au centre du plateau constituent le lieu à la fois physique et mental de cette "Bérénice". Car cette "antichambre où le temps semble suspendu" imaginée par Guy Cassiers évolue constamment, épousant les états psychiques des personnages. Des couleurs froides succèdent aux couleurs chaudes et rassurantes, en passant par des rouges et des mauves éclatants. Le jour fait progressivement place à la nuit.

"C e n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie ; il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soient héroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie", Jean Racine (1639-1699) dans sa préface de "Bérénice" (1670). Pas de meurtres, ni de suicides, donc. La dimension tragique est autre. Bérénice, Titus et Antiochus se sépareront à regret et continueront à vivre, la mort dans l'âme.

Rappelons l'intrigue en quelques mots : Titus, fils de l'empereur romain Vespasien, et Bérénice, reine de Palestine, s'aiment d'un amour réciproque. Antiochus, roi de Commagène et meilleur ami de Titus, aime aussi Bérénice en secret. Apprenant l'imminence du mariage des deux amants, il décide de quitter Rome. Lors de ses adieux à Bérénice, il ne peut s'empêcher de lui déclarer sa flamme, ce dont la reine se montre outragée. La mort de Vespasien vient cependant rebattre les cartes du jeu. Devenu empereur, Titus ne peut épouser une reine étrangère. Les lois de Rome l'interdisent.



© Christophe Raynaud de Lage.

TREYNEUC - SAINT-QUAY-PORTRIEUX

3-11
Mai
2025

19

16,17,18 MAI - LYON - THÉÂTRE À L'OUEST
5-26 JUILLET - 21H
AVIGNON FESTIVAL OFF - LE ROUGE GORGE

Alexandra CHOLTON
Olivier MARTINEZ
Gwendal PEIZERAT
Delphine SAROLI
Pascal SELLEM
Antony STOBUN
Gilbert DIAZ

PFIQU-PFIQU

UNE COMÉDIE ÉCRITE ET MISE EN SCÈNE PAR OLIVIER MARTINEZ ET PASCAL SELLEM

INFOS & RÉSERVATIONS

DOUZE



© Christophe Raynaud de Lage.

comportements en miroir. Un très beau spectacle à ne pas manquer !
■ Isabelle Fauvel

"Bérénice"

Texte : Jean Racine.
Mise en scène : Guy Cassiers.
Assistant à la mise en scène : Robin Ormond.
Scénographie : Guy Cassiers et Bram Delafonteyne.
Avec : Alexandre Pavloff, Clotilde de Bayser, Suliane Brahim, Jérémy Lopez
(et Pierre-Victor Cabrol).
Costumes : Anna Rizza.
Lumières : Frank Hardy.
Vidéo : Bram Delafonteyne et Frédéric Jassogne.
Musique originale et son : Jeroen Kenens.
Assistant au son : Samuel Robineau (de l'académie de la Comédie-Française).
Durée : 1 h 50.

Du 26 mars au 11 mai 2025.

Mardi à 19 h, du mercredi au samedi à 20 h 30, dimanche à 15 h.
Relâches exceptionnelles 19 et 20 avril.
Théâtre du Vieux-Colombier 21 rue du Vieux-Colombier, Paris 6^e, 01 44 58 15 15.
>> comedie-francaise.fr

Des projections psychédélics supplantent peu à peu les contours d'une paisible demeure. Et une atmosphère de désolation remplace l'ambiance zen des débuts. Le maître flamand n'a décidément pas son pareil pour créer des formes novatrices. Reconnu pour sa maîtrise des technologies de l'image et leur imbrication dans les enjeux dramaturgiques, il développe là encore un écrin d'une remarquable modernité visuelle pour servir le texte de Racine.

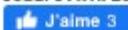
Les lumières, les costumes, les compositions sonores et les vidéos, tout participe à cette "polyphonie" visuelle et sonore. Cette proposition esthétique crée un espace intime qui permet de se concentrer sur les personnages et sur le texte. Ici, le verbe racinien, non sacralisé, permet de suivre le cours de la pensée des personnages sans le piège de la mélodie. Grâce aux remarquables interprètes que sont les comédiens du Français, il se fait merveilleusement entendre et n'en est que plus apprécié. Un silence religieux accueille chaque parole.

Saluons à ce propos Suliane Brahim, Jérémy Lopez, Alexandre Pavloff et Clotilde de Bayser pour leur parfaite maîtrise de l'alexandrin, dit avec le plus grand naturel. Le choix du metteur en scène de réduire la distribution à quatre acteurs et actrices s'avère aussi très intéressant. Cette proposition met en lumière les contradictions internes de Titus et d'Antiochus et leurs



© Christophe Raynaud de Lage.

Isabelle Fauvel
Jeudi 3 Avril 2025



La « Bérénice » de Cassiers donne à la pièce de Racine un nouvel éclat



Après [Face à la mère](#), Guy Cassiers met en scène la *Bérénice* de Racine, à voir au Vieux-Colombier jusqu'au 11 mai.

Est-ce la période qui se prête à des réflexions sur la raison d'État ou sur la possibilité d'amours qui fassent fi des origines ethniques et géographiques ? Toujours est-il que voici, en trois mois, la deuxième mise en scène, dans un théâtre subventionné, de la tragédie racinienne. Après la proposition de [Lemoine](#), qui faisait entendre les vers de Racine à la Maison de la Culture d'Amiens, c'est donc au metteur en scène flamand de s'atteler à cette tâche ardue qu'est celle de livrer au public de la [Comédie française](#) une *Bérénice* nouvelle, jamais vue ni entendue.

Racine (re)revu par Barthes

En amont de ce travail, Cassiers s'est plongé dans le *Sur Racine* de Barthes, qui postulait que Titus n'aimait Bérénice que « par habitude ». Du côté de cette dernière, en revanche, la passion serait profonde et sincère et ce déséquilibre initial porterait dès l'ouverture de la pièce la fin de la reine de Palestine. Cette théorie n'est pas toujours convaincante, mais peu importe finalement : elle n'a pas besoin que le public y souscrive pour être féconde scéniquement.

Cette opposition entre l'ardeur de l'une et la froideur de l'autre guide avant tout la direction des acteurs et actrices : durant les quatre premiers actes de la pièce, Suliane Brahim, qui joue Bérénice, est toute en courbes et en sensualité, quand Titus lui oppose la raideur d'un corps engoncé dans son costume. Titus, certes, mais aussi Antiochus, puisque le comédien Jérémie Lopez joue les deux rivaux. Par ce choix de distribution, Cassiers donne corps à un autre aspect plus séduisant de l'analyse de Barthes : Titus et Antiochus sont, en termes dramaturgiques, des doubles l'un de l'autre.

La dialectique du clair et de l'obscur

Les costumes d'Anna Rizza soulignent ce part pris : qu'il joue Titus ou Antiochus, l'acteur est vêtu d'un complet sombre recouvert d'un manteau contemporain. Leurs confidentes Arsace et Paulin, également joués par un seul et même comédien Alexandre Pavloff partagent avec leurs maîtres cet emprunt au vestiaire contemporain. Les deux personnages féminins Bérénice et Phénice portent en revanche des robes couleur crème, qui tombent le long de leurs hanches à la manière de robes antiques ou romantiques. Ils sont ainsi porteurs de la dimension romanesque de la pièce, quand les costumes des hommes témoignent au contraire de leur attachement à la conduite de l'État.

Une *Bérénice* revivifiée

Cette opposition entre couleurs pâles et saturées informe l'ensemble de la scénographie. Ce qui frappe, lorsque l'on pénètre dans la salle du Vieux-Colombier, c'est la clarté du plateau. Les lumières, sans être trop vives, éclairent franchement l'espace et donnent au mobilier les allures du marbre. Au centre de la scène, une sculpture marbrée aux contours incertains. Fidèle à son amour de la vidéo, Cassiers a, avec Bram Delafonteyne, composé un fond de scène laissant entrevoir un triptyque de fenêtres. À cour et à jardin, de longues fenêtres verticales, quand le centre de ce fond de scène est quadrillé par les vitres d'une grande et large fenêtre à carreaux. Ces croisées laissent tout d'abord entrevoir un ailleurs clair et serein, avant de passer par du vermillon sombre et du noir mêlé de nuées blanches. Ainsi, l'ouverture vers l'extérieur semble bloquée, à l'image de la psyché de Bérénice, enfermée dans son chagrin. La création lumière de Frank Hardy, elle aussi, s'assombrit et la création sonore de Jeroen Kenens fait alterner musique légère et sons lourds et graves.

La *Bérénice* de Guy Cassiers donne à la pièce de Racine un éclat nouveau. L'analyse de Barthes, sans être étouffante, revivifie le rapport au texte et offre aux spectateurs et spectatrices le loisir de créer leur propre interprétation. Les alexandrins résonnent avec une étrange modernité et le public est tout entier tendu vers les personnages, dont il lui semble découvrir l'histoire pour la première fois. Une grande et belle *Bérénice*.

Bérénice, texte de Racine, mise en scène de Guy Cassiers. Au Vieux-Colombier jusqu'au 11 mai.

Visuel : © Christophe Raynaud de Lage

Guy Cassiers met en scène « Bérénice » en lui tordant le cou

Disant s'inspirer de Roland Barthes, le metteur en scène flamand associe en un seul acteur les rôles de Titus et Antiochus. Un pari osé mais, à l'épreuve de la scène, peu convaincant. Hélas !



Agrandir l'image : Illustration 1

Scène de "Bérénice" © Christophe Raynaud de Lage

En début de saison, le metteur en scène et scénographe Guy Cassiers nous avait ébloui en mettant en scène Jean René Lemoine dans le magnifique texte de ce dernier, *Face à la mère* (lire [ici](#)). Le voici aujourd'hui au théâtre du Vieux Colombier, seconde salle de la Comédie-Française, au chevet de la *Bérénice* de Racine dont le souvenir de la mise en scène sublime qu'en avait signé Klaus Mikael Grüber salle Richelieu en 1984, reste prégnant dans ma mémoire.

Rappelons les faits. Antiochus avait aimé la reine de Palestine, Bérénice, des années auparavant, Son amour n'avait pas été payé de retour, laissant place à une longue amitié. Titus, lui, aime Bérénice et est aimé d'elle. Il lui a promis de l'épouser, mais son père, maître de Rome et de son empire, meurt, Titus doit lui succéder, et le Sénat le prévient qu'il ne saurait épouser une étrangère. L'amour ancien Antiochus est ranimé, Bérénice l'éconduit à nouveau et Titus délègue ce même Antiochus, son ami proche, pour dire à Bérénice que Titus l'aime toujours mais ne peut que la quitter. Dans un alexandrin fameux autant que déchirant, Bérénice s'adresse à Antiochus à la toute fin de la pièce : « *Je l'aime, je le fuis ; Titus m'aime, il me quitte* ». Mieux vaut avoir la pièce en tête pour suivre Guy Cassiers dans ses circonvolutions.

Le metteur en scène flamand explique que l'essai de Roland Barthes *Sur Racine* (Seuil) a « guidé » sa réflexion et lui a servi de « socle dramaturgique » Et en particulier ces lignes : « *Titus et Antiochus ne se divisent donc que comme la double*

postulation d'une même organisme régi par une habile division des tâches : à Titus l'infidélité, à Antiochus la fidélité. Et, naturellement, une fois de plus, c'est la fidélité qui est discrédité : Antiochus est un double faible, humilié, vaincu, il souffre expressément d'une perte d'identité : tel est le prix de la fidélité. ». Barthes montre aussi combien Titus « ne cesse de se déléguer à Antiochus, d'en faire son porte-parole », C'est Antiochus qui est chargé de dire à Bérénice que Titus la quitte.

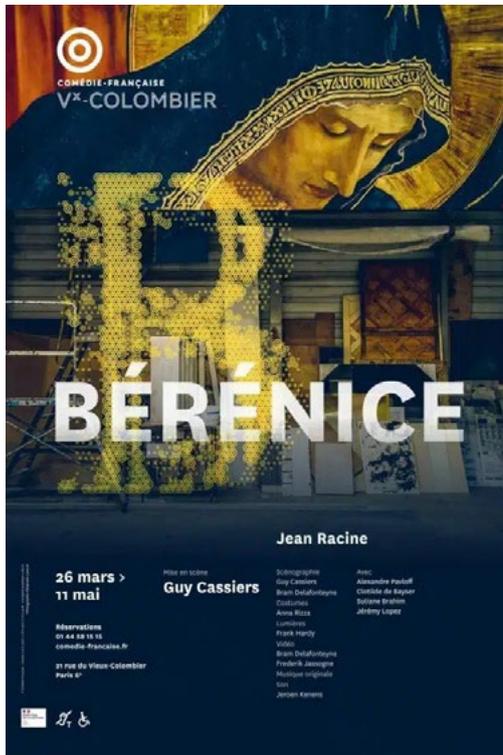
D'où la proposition extrême de Cassiers : faire interpréter Titus et Antiochus par un même acteur : Jérémie Lopez, lequel qualifie de « vertigineux » le projet du metteur en scène. De même, Alexandre Pavloff interprète à la fois Paulin, le confident de Titus et Arsace, le confident Antiochus. Face à tous ces hommes charpentés, la frêle et charnelle Suliane Brahim est une Bérénice sur le qui vive que la solide Clotilde de Bayser (Phénice, sa confidente) tente d'apaiser avant que Bérénice ne se grandisse dans l'acceptation de sa solitude.

Pour séduisante qu'elle soit, la proposition de Guy Cassiers d'associer Titus et Antiochus en un seul acteur a bien du mal à passer la rampe (malgré le talent de Jérémie Lopez), même au prix de quelques stratagèmes peu convaincants comme ce début de l'acte III où Titus interpelle Antiochus : « *Quoi, Prince, vous partiez ? Quelle raison subite. Pressez votre départ, ou plutôt votre fuite ?* »

Pour Bérénice, un changement de robe l'aide à gagner en hauteur et détermination pour quitter celui qu'elle aime encore et celui dont elle ne veut pas. « *Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas* » leur dit-elle à tous les deux. Cependant, c'est au seul Titus qu'elle offre ses derniers mots avant de disparaître : « *Pour la dernière fois, adieu, Seigneur* ». Et c'est Titus-Antiochus chez Cassiers qui achève d'un mot le dernier alexandrin de la pièce : « *Hélas !* ». Hélas, oui.

Comédie-Française, Théâtre du Vieux-Colombier, Paris, jusqu'au 11 mai. Puis tournée : Maison des Arts de Créteil les 14 et 15 mai ; L'Onde Théâtre Centre d'Art, Vélizy-Villacoublay le 20 mai ; Théâtre national de Budapest (Hongrie), dans le cadre du festival Mitem le 12 juin

Une adaptation de Bérénice digne du Français au Théâtre du Vieux Colombier



Le [Théâtre du Vieux Colombier](#) met à l'honneur **Bérénice**, le classique en 5 actes de **Racine** représenté pour la première fois en 1670 et adapté ici dans une version modernisée et épurée essentiellement portée par le jeu impeccable des sociétaires de la **Comédie Française**. Diction impeccable, voix habitées, le texte est respecté à l'extrême pour un effet magistral sur une audience subjuguée. La tragédie se résume parfaitement dans les mots de **Racine** lui-même: **Titus**, qui aimait passionnément **Bérénice**, et qui même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la renvoya de **Rome**, malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de son empire. Tout est dit.

Une adaptation impeccable

Les 4 rôles de la pièce sont tenus par **Jérémy Lopez** (l'empereur de **Rome**, **Titus**), **Suliane Brahim** (**Bérénice**, reine de **Palestine**), **Alexandre Pavloff** (confident de **Titus**) et **Clotilde de Bayser** (**Phénice**, confidente de **Bérénice**), tous parfaits dans leurs rôles. Les prestations sont physiques, les voix passent du murmure psalmodié au cri déchirant en un éclair pour un savoir faire confirmé. Mention spéciale à **Jérémy Lopez** à la voix digne d'une grande voix de doublage, profonde, ensorcelante, difficile de croire qu'il était à l'affiche des comédies légères **Si on chantait** ou **Radin**, mais le grand écart est parfaitement assumé. Il donne à son personnage une belle profondeur, lui déchiré entre les contraintes politiques et son amour pour **Bérénice**. **Suliane Brahim** (apparue dans les films **La nuée** et **Je verrai toujours vos visages**) arbore une belle fragilité pour un personnage sacrifié sur l'autel de la raison d'état. Les 2 confidents **Alexandre Pavloff** et **Clotilde de Bayser** donnent la réplique avec art pour donner de l'épaisseur à la tragédie, avec des accents parfois comiques pour le premier et tragiques pour la seconde. Tous les 4 évoluent dans une mise en scène d'une grande sobriété, pas de fantaisie, des écrans sur l'arrière scène figurent la pluie qui éclabousse des carreaux ou un paysage antique. Les effets de lumière sont minimaux, rien

ne semble devoir perturber l'attention du public sur les comédiens et comédiennes. Pas d'effet de manche scénique inutile, si ce n'est des es longs manteaux volontairement anachroniques pour les comédiens (et dignes de **Van Helsing**).

Les 2 heures de spectacle passent dans un souffle, **Titus** et **Bérénice** forment un couple tragique aux sentiments placés sous l'entonnoir. La pièce est à découvrir jusqu'au 11 mai pour apprécier l'art de l'alexandrin de **Racine**, porté ici à son paroxysme par des interprètes rompus à l'exercice.

Synopsis :

Figure majeure du théâtre flamand, Guy Cassiers choisit Racine pour sa deuxième mise en scène à la Comédie-Française, après Dostoïevski dont il a adapté « Les Démons » Salle Richelieu en 2022.

Bérénice ouvre de multiples voies de réflexion à cet artiste dont le théâtre interroge l'histoire européenne, la prégnance des discours politiques en portant une attention particulière à la dimension humaine que la littérature recèle. La tragédie de Racine lui offre une intrigue réduite à sa plus simple expression, concentrée sur la déroute des sentiments.

Devenu empereur de Rome à la mort de son père, Titus doit revenir (ou pas) sur sa promesse de mariage faite à Bérénice car le Sénat réfute toute union avec une reine étrangère. Guy Cassiers oppose une Bérénice forte à la lâcheté de Titus et de son ami Antiochus, également épris d'elle. Ce sont deux hommes de pouvoir qui se présentent en victime de la situation.

Ainsi, cette pièce, créée à la Comédie-Française en 1680, est représentée dans une forme des plus novatrices, signant l'alliance d'un grand classicisme dans le texte et d'une remarquable modernité visuelle. Reconnu pour sa maîtrise des technologies de l'image et leur imbrication dans les enjeux dramaturgiques, Guy Cassiers imagine le lieu de l'intrigue, une « antichambre où le temps semble suspendu », en évolution permanente selon les états psychiques des personnages. En choisissant de faire interpréter Titus et Antiochus par un seul acteur, comme leurs confidents respectifs, il plonge la scène dans le désordre des perceptions. L'entièreté du plateau est rendue à la fantasmagorie, en premier lieu celle de Bérénice perdant toute emprise sur la réalité.

Détails :

Du 26 mars au 11 mai 2025, Mardi 19h, Dimanche 15h, du mercredi au samedi à 20h30

Vidéo : <https://youtu.be/uoJQTFWfs24>

Bérénice de Jean Racine

La mise en scène cérébrale de Guy Cassiers est sauvée par les acteurs à la diction impeccable.



Deux acteurs pour quatre rôles masculins. C'est le curieux choix de Guy Cassiers dans sa mise en scène décapante et cérébrale de Bérénice, au Vieux-Colombier. Sur l'espace restreint du petit théâtre de [la Comédie-française](#), resserrer la distribution pour cette pièce extrêmement dense et tendue de Racine (1670), qui ne compte que six rôles en tout et pour tout, c'est jouer la stylisation à l'extrême. Au risque de semer parfois la confusion dans la compréhension de l'intrigue. Sans que le bénéfice de cette économie de moyens humains apparaisse clairement.

Ce qui est clair, en revanche, c'est la volonté du metteur en scène flamand de respecter la merveilleuse langue racinienne avec ses alexandrins balancés, servis par des comédiens à la diction impeccable. Un classicisme qui contraste fortement avec la modernité visuelle et sonore de la scénographie signée également par Guy Cassiers, avec Bram Delafonteyne.

La tragédie historique dont « l'invention consiste à faire quelque chose de rien », disait Racine dans sa préface, se déroule tout entière dans un espace glacé, une antichambre donnant sur l'extérieur par une immense verrière. Derrière, des projections vidéo évoluent vers l'abstraction à mesure que les passions vont crescendo. Tout comme les bruitages composant l'univers sonore de plus en plus présent. Au centre, une énigmatique statue suspendue, un buste cubiste dont l'apparence évolue elle aussi au fil de l'action. Si bien que la scène baigne dans une atmosphère légèrement différente à chacun des cinq actes.

Butin consentant

A l'acteur Jérémy Lopez échoit la partie la plus difficile de l'interprétation. Celle d'incarner à la fois Titus, nouvel empereur de Rome après la mort de son père, et son meilleur ami et allié, Antiochus, roi de Comagène. Tous deux sont éperdument amoureux de la même femme : Bérénice, reine de Judée, conquise récemment par Rome. Butin consentant emportée par son

amant dans la capitale du monde, la voici répudiée à présent, victime d'une loi romaine intangible qui interdit à l'empereur d'épouser une reine étrangère.

Tandis que Titus est empêché dans son amour par la raison d'état, Antiochus, lui, l'est par sa fidélité à son meilleur ami, qu'il ne saurait tromper. Y-a-t-il une équivalence entre ces deux empêchements et dans l'impossibilité où sont les deux personnages de trancher en faveur de leur amour ? C'est l'une des interprétations possibles de cette mise en scène qui se veut ouverte. Il s'agit « d'induire dans l'esprit du public la possibilité de se rencontrer soi-même », dit le metteur en scène dans le programme de salle, se gardant des « dramaturgies autoritaires ». Le fait est qu'il introduit de la complexité là où Racine prônait la simplicité.

Pour les deux acteurs la gageure est d'exprimer différemment un même sentiment amoureux ? Malgré tout son talent, Jérémy Lopez, qui manque parfois de grandeur, est à la peine dans le pari, il est vrai impossible, de donner l'illusion d'une situation réaliste. Notamment lorsque les personnages de Titus et d'Antiochus sont sur scène en même temps. Un simple manteau qu'on enlève ou remet est censé distinguer les deux personnages. Ou bien c'est un truchement, une silhouette derrière un paravent avec la voix de Jérémy Lopez préenregistrée. On s'y perd, notamment au dénouement, lorsque Bérénice s'adresse à Antiochus, présent sur scène, puis à Titus représenté par ... son manteau.

La partie est plus facile pour Alexandre Pavloff, qui incarne à la fois Paulin, confident de Titus, et Arsace, celui d'Antiochus. Au premier, l'acteur confère la verve et l'ambiguïté du courtisan, admirateur voire amoureux de son maître, l'encourageant à jouer la carte du pouvoir contre son amour. Au second, il manifeste toute son empathie dans son combat amoureux perdu d'avance.

De même Clotilde de Bayser dans le personnage de Phénice, confidente de Bérénice, fait preuve d'une prévenance constante, d'une sollicitude touchante à l'égard de sa reine malheureuse et déchue.

Royale conformément à son statut, Suliane Brahim est confondante de naturel dans son amitié déçue pour Antiochus et son attachement exacerbé à Titus. Forte dans son désespoir, charnelle dans sa passion, elle ne se résigne pas à la survie en apnée, seul horizon de ses deux prétendants. Avec elle, on partage la douleur lancinante formulée dans la fameuse tirade « Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous, Seigneur... ». Au final, on n'est pas près d'oublier la femme outragée, pleine d'amour et de rage, qui se retire avec élégance.

***Bérénice*, de Racine, au Vieux-Colombier, jusqu'au 11 mai, <https://comédie-francaise.fr>**

Avec Alexandre Pavloff, Clotilde de Bayser, Suliane Brahim, Jérémy Lopez et Pierre-Victor Cabrol

Mise en scène : Guy Cassiers. Scénographie : Guy Cassiers et Bram Delafonteyne. Costumes : Anna Rizza. Lumières : Frank Hardy. Vidéo : Bram Delafonteyne et Frederik Jassogne. Musique originale et son : Jeroen Kenens

Tournée :

14-15 Mai, Maison des Arts, Créteil

20 Mai, L'Onde, Vélizy-Villacoublay

12 Juin, Théâtre National De Budapest, Festival Mitem (Hongrie)

Photo : Christophe Raynaud de Lage